



DE LA  
GENERATION  
ET DE LA  
CORRUPTION

Aristote

## SOMMAIRE

### LIVRE I

Chapitre 1 : L'objet du traité, Empédocle, Anaxagore et Leucippe, Contre Empédocle et ses disciples ↵

Chapitre 2 : Excellence de Démocrite et Leucippe, plan du traité, Génération et association, Critique de l'atomisme, L'argument atomiste, Esquisse d'une solution : l'argument atomiste rénové, Solution : l'acte et la puissance et le sens du « partout », L'association facilite la génération ↵

Chapitre 3 : La génération absolue et la génération relative : aperçu des difficultés, Indifférence de la cause matérielle à l'orientation du processus de génération, La polarisation du sensible : trois indices, Premier indice, Deuxième indice, Troisième indice, Le cadastre catégoriel, Conclusion de l'étude de la génération, Deux corollaires sur la cause matérielle de la génération ↵

Chapitre 4 : Distinction de la génération et de l'altération, Un critère formel de distinction, Matière et contrariété ↵

Chapitre 5 : L'augmentation. Distinctions formelles, L'augmentation part d'une grandeur préexistante, Les réquisits de l'augmentation, Le facteur de l'augmentation, Retour à l'augmentation, L'augmentation a lieu selon la forme et non selon la matière, Assimilation du facteur d'augmentation, Augmentation et nutrition ↵

Chapitre 6 : Introduction générale : les réquisits d'une étude des éléments, Le contact, Toucher, agir et mouvoir ↵

Chapitre 7 : L'action et l'affection. Préliminaires historiques, Synthèse des deux théories en présence, Les relations mixtes ↵

Chapitre 8 : Contre les conduits des empédocléens, L'atomisme des empédocléens moins abouti que celui de Leucippe et Démocrite, L'atomisme maladroit des empédocléens, Critique de l'atomisme conséquent, Bref retour aux conduits des empédocléens ↵

Chapitre 9 : Les veines qualitatives ↵

Chapitre 10 : Le mélange. Aporie logique, Se mélangent des corps subsistant par soi, Esquisse d'une solution : l'acte et la puissance, Exclusion de deux modèles du mélange par juxtaposition, Affinement des réquisits logiques, Affinement des réquisits physiques, Conclusion : les corps miscibles ↵

### LIVRE II

Chapitre 1 : Les éléments et la matière, Critique du Timée, Les trois plans de la causalité matérielle ↵

Chapitre 2 : Déduction des deux couples de qualités tactiles fondamentales ↵

Chapitre 3 : Qualités et « éléments », Les « éléments » : formules et réalisations, Qualité privilégiée de chaque « élément » ↵

Chapitre 4 : Les lois de permutation des qualités constitutives ↵

Chapitre 5 : Nécessité d'un principe de distinction élémentaire, Démonstration qu'aucun élément ne peut être « principe » des autres ↵

Chapitre 6 : Contre la séparation élémentaire des empédocléens ↵

Chapitre 7 : Retour au mélange, à la lumière de la discussion des « éléments » ↵

Chapitre 8 : « Éléments » et homéomères ↵

Chapitre 9 : La matière, la forme et l'agent, Insuffisance de la cause formelle du Phédon et d'une causalité exclusivement matérielle ↵

Chapitre 10 : La cause efficiente, L'écliptique, Coïncidence de la causalité efficiente avec la finalité naturelle, La continuité de la génération s'explique par la continuité du premier mû plus que par celle du mouvement ↵

Chapitre 11 : Nécessité affaiblie des assertions de physique sublunaire au futur, La circularité comme principe de la chaîne des générations, La nécessité de la génération se cantonne au niveau de l'espèce ↵

## LIVRE I

### Chapitre 1

#### *L'objet du traité*

Des êtres par nature engendrés et corrompus, il faut maintenant, de la même façon pour tous, distinguer les causes et les raisons de la génération et la corruption ; de plus, concernant l'augmentation et l'altération, savoir ce qu'est chacune d'elles ; enfin, se demander s'il faut supposer une nature unique à l'altération et à la génération, ou séparée, tout comme leurs noms aussi diffèrent.

#### *Empédocle, Anaxagore et Leucippe*

Car, parmi les Anciens, certains disent que ce qu'on appelle une génération absolue est une altération, tandis que, selon d'autres, l'altération et la génération sont deux choses différentes : tous ceux en effet qui disent que le tout est un et qui engendrent toutes choses à partir d'une seule sont contraints d'affirmer que la génération est une altération et que ce qui au sens propre est engendré s'altère ; pour tous ceux, au contraire, qui posent la multiplicité de la matière, à la façon d'Empédocle, d'Anaxagore et de Leucippe, ce sont deux choses différentes (Anaxagore, toutefois, a ignoré le sens propre du mot : il dit bel et bien que le processus de génération-corruption est le même que celui d'altération, tout en affirmant, exactement comme les autres, la multiplicité des éléments). Car, selon Empédocle, les éléments corporels sont quatre, ce qui, avec les éléments moteurs, donne un nombre total de six éléments ; chez Anaxagore, leur nombre est infini, ainsi que chez Leucippe et chez Démocrite. Le premier pose en effet les homéomères comme éléments – tels l'os, la chair, la moelle et tout autre corps dont la partie est synonyme du tout – tandis que, d'après Démocrite et Leucippe, des corps indivisibles – infinis tant par leur multitude que par leurs formes – composent les autres corps, qui eux diffèrent les uns des autres par les choses dont ils proviennent, ainsi que par la position et la situation de ces dernières. De fait, la doctrine d'Anaxagore est clairement contraire à celle d'Empédocle. Celui-ci affirme en effet que le feu, l'eau, l'air et la terre sont les quatre éléments simples, plutôt que la chair, l'os et les homéomères équivalents ; selon les partisans d'Anaxagore, ce sont ces corps qui sont élémentaires et simples, tandis que la terre, le feu, l'eau et l'air ne sont que des composés – car ils constituent selon eux une congrégation séminale des premiers.

#### *Contre Empédocle et ses disciples*

Quant à ceux qui produisent toutes choses à partir d'une seule, ils sont contraints d'affirmer que la génération-corruption est une altération, du fait que le substrat demeure toujours identique à lui-même (ce qui revient à la définition de l'altération) ; mais ceux qui posent des genres originels multiples doivent affirmer que l'altération est différente de la génération, dès lors que c'est l'association et la dissociation de ceux-ci qui provoquent la génération et la corruption. C'est la raison pour laquelle Empédocle s'exprime ainsi : « Il ne saurait y avoir naissance... mais seulement mélange, et dislocation de ce qui fut mélangé. »

Que leur discours soit approprié à leur hypothèse, si l'on peut ainsi parler, c'est clair, et il est clair qu'ils discourent ainsi ; mais eux aussi, cependant, sont dans l'obligation d'affirmer que l'altération a quelque existence à côté de la génération, tout impossible que cela soit si l'on suit leurs affirmations. On peut facilement s'apercevoir du bien-fondé de notre propos : de même que nous voyons, dans la substance au repos, un changement selon la grandeur – qu'on appelle

augmentation-diminution – de même on voit en elle l'altération. Pourtant, d'après ce que disent ceux qui font les principes plus qu'un, le processus d'altération est impossible. Car les affections selon lesquelles nous disons que ce processus a lieu sont des différences des éléments, comme par exemple chaud-froid, blanc-noir, sec-humide, mou-dur, etc. Comme justement le dit Empédocle : « Vois le Soleil blanc et chaud de toute part... la pluie partout ombreuse et froide » (et il définit ainsi tout le reste) ; de sorte que s'il est impossible que l'eau soit engendrée du feu ou la terre de l'eau, le noir ne proviendra pas davantage du blanc, ni le dur du mou, et ainsi de suite... Mais c'est en cela, nous l'avons dit, que consiste l'altération. Il est par là manifeste aussi qu'il faut toujours supposer une matière unique aux contraires, que le changement se produise selon le lieu, selon l'augmentation-diminution ou selon l'altération. En outre, affirmer cette nécessité revient à affirmer celle de l'altération : si, en effet, l'altération se produit, alors le substrat est un élément unique et il y a une seule matière pour tous les termes qui comportent un changement mutuel ; et si le substrat est un, il y a altération.

Ainsi, Empédocle semble bien en contradiction avec les phénomènes comme avec lui-même : tout en déniaut qu'un élément puisse jamais être engendré à partir d'un autre et en affirmant la génération de tout le reste à partir des éléments, il pose, une fois qu'il a rassemblé en un être unique la nature entière à l'exception de la discorde, que chaque chose est de nouveau engendrée à partir de l'unité ; de sorte que, manifestement, c'est à partir d'un certain être unique, les choses se séparant selon certaines différences et certaines affections, qu'ont été engendrés l'eau ou le feu, tout comme le Soleil est selon lui blanc et chaud et la terre lourde et dure. Par conséquent, ces différences étant supprimées (elles peuvent en effet l'être, du moment qu'elles ont été produites), il est inévitable que la terre soit engendrée à partir de l'eau, l'eau à partir de la terre, et ainsi de suite pour chacun des autres éléments, non pas seulement *alors*, mais aussi *maintenant*, puisqu'il est avéré qu'ils changent par leurs affections. Et, d'après ce qu'il a dit, elles sont capables de s'adjoindre et, à rebours, de se séparer, surtout quand la discorde et l'amour se combattent encore ; c'est justement la raison pour laquelle il y eut *alors* engendrement à partir de l'unité – car, assurément, pour peu qu'existassent le feu *et* la terre *et* l'eau, le Tout n'était pas *un*.

Mais on ne voit pas bien non plus s'il lui faut poser comme principe l'unité ou le multiple, c'est-à-dire le feu, la terre et les éléments qui leur font face : en ce qu'on pose l'unité comme une matière, à partir de quoi, par un changement opéré au moyen du mouvement, naissent terre et feu, l'unité est élémentaire ; mais en ce que celle-ci naît d'une association due à leur rassemblement et qu'ils naissent quant à eux de sa dissolution, ils sont plus élémentaires et antérieurs par nature.

## Chapitre 2

### *Excellence de Démocrite et Leucippe, plan du traité*

C'est donc de la façon la plus générale qu'il nous faut examiner génération et corruption absolues – existent-elles, n'existent-elles pas, et comment ? –, ainsi que les autres mouvements, comme ceux d'augmentation et d'altération. Pour ce qui concerne Platon, son examen ne porta que sur la façon dont la génération et la corruption se produisent dans les choses ; encore n'a-t-il pas examiné la génération tout entière, mais seulement celle des éléments : sur la manière dont naissent les chairs, les os et les corps semblables, pas un mot ; rien non plus, ni sur l'altération ni sur l'augmentation, se rapportant à la façon dont elles se produisent dans les

choses. Mais, d'une manière générale, personne n'a consacré à ce sujet autre chose qu'une étude superficielle, hormis Démocrite qui, lui, paraît bien avoir médité sur la totalité des problèmes, et dont les solutions se distinguaient dès l'époque. Car nul, comme nous le disons, ne s'est risqué à la moindre définition de l'augmentation, si ce n'est par ce qu'en pourrait dire le premier venu, que les choses croissent par le semblable à la faveur d'une agrégation : sur la manière selon laquelle ce processus s'accomplit, on ne trouve plus rien ; rien non plus sur la mixtion, ni pour ainsi dire sur aucun des autres thèmes qui nous importent ; par exemple, concernant l'agir et l'être-affecté, selon quel mode telle chose agit et telle autre subit les actions naturelles. Mais Démocrite et Leucippe, après avoir conçu les figures, produisent à partir d'elles altération et génération – au moyen de la dissociation et de l'association, la génération et la corruption, au moyen de l'ordre et de la position, l'altération. Or, la vérité étant selon eux dans le paraître et les apparences contraires et infinies, ils ont conçu infini le nombre de leurs figures ; ainsi, par les changements du composé, la même chose semble contraire à deux personnes différentes et, par l'insertion d'un petit élément, elle est bouleversée, de même qu'elle paraît radicalement différente si un seul de ses éléments est bouleversé – car des mêmes lettres naissent « *tragédie* » et « *trugédie* ».

### ***Génération et association***

Mais, puisque presque tout le monde est ainsi d'avis que la génération et l'altération sont deux choses différentes, que les processus de génération et de corruption reviennent à l'association et à la dissociation, tandis que celui d'altération passe par un changement des affections, c'est sur ces objets qu'il nous faut concentrer notre analyse. Ils recouvrent en effet des apories à la fois nombreuses et fondées en raison : si d'une part la génération est association, de nombreuses impossibilités découlent aussitôt ; mais, à l'inverse, il y a d'autres arguments contraignants, et bien peu faciles à résoudre, qui établissent l'impossibilité qu'il en aille autrement : si la génération n'est pas une association, ou bien la génération n'existe absolument pas, ou bien elle revient à l'altération ; ou alors, ce point aussi, tout difficile que cela puisse être, il faut tenter de le résoudre.

### ***Critique de l'atomisme***

Au fondement de toutes ces difficultés, il y a la question de savoir si les êtres sont engendrés, s'altèrent, augmentent et subissent les processus contraires du fait de l'existence de grandeurs premières indivisibles, ou s'il n'existe aucune grandeur indivisible. La différence est en effet majeure. Et de plus, si grandeurs il y a, celles-ci sont-elles, comme le pensent Démocrite et Leucippe, des corps, ou bien, comme dans le *Timée*, des surfaces ? Cette dernière théorie – qui pousse la division jusqu'aux surfaces –, comme nous l'avons dit en d'autres lieux, est absurde dans les termes. Ainsi, il est davantage fondé en raison que les indivisibles soient des corps, mais cela également donne lieu à de nombreuses absurdités. À l'aide de ces corps, cependant, il leur est possible de rendre compte de l'altération et de la génération, en soumettant le même objet à un bouleversement par « tournure » et par « arrangement » et grâce aux différences des figures (et c'est bien ce que fait Démocrite, qui dit pour cette raison que la couleur n'existe pas : c'est selon lui « par tournure » qu'il y a coloration). Mais ceux qui poussent la division jusqu'aux surfaces ne peuvent plus alors rien faire. Car rien ne sort de la composition des surfaces, si ce n'est des solides ; de fait, ils n'entreprennent pas non plus d'engendrer la moindre affection à partir d'elles.

La raison de cette relative incapacité à embrasser les faits reconnus d'un seul regard, c'est l'absence de pratique ; c'est la raison pour laquelle tous ceux qui sont davantage chez eux dans les questions physiques parviennent mieux à poser des principes pouvant relier entre eux un grand nombre de faits ; quant aux autres, demeurant, au terme de leurs discours pléthoriques, insoucieux de l'observation des réalités concrètes – et n'ayant jeté les yeux que sur une minorité d'entre elles –, ils ont trop beau jeu dans leurs déclarations. On constate ici encore tout ce qui sépare l'examen physique de l'examen logique. Quant à l'existence de grandeurs atomiques, les uns disent que le Triangle en Soi sera multitude, tandis que Démocrite paraît s'en remettre à des arguments appropriés, physiques en l'occurrence. Mais ce que nous disons s'éclaircira quand nous avancerons.

### *L'argument atomiste*

Il y a de fait une aporie à poser un corps ou une grandeur partout divisible et à poser la possibilité effective de cette division. Car qu'est-ce qui pourra bien échapper à la division ? Si, en effet, le corps est partout divisible et que cette possibilité soit effective, il se trouverait simultanément aussi partout divisé, même si la division n'a pas eu lieu simultanément (et même si cela avait été le cas, il n'y aurait rien d'impossible). Qu'il s'agisse par conséquent aussi bien d'un procédé par moitiés que de tout autre type, si le corps est par nature partout divisible, nulle impossibilité à ce qu'il soit divisé, puisque même s'il y avait des choses divisées dix mille fois dix mille fois, il n'y aurait rien d'impossible – et peu importe que personne n'ait sans doute la capacité d'effectuer une telle division.

Puis donc que le corps a partout cette propriété, qu'il soit divisé. Que restera-t-il donc ? Une grandeur, c'est en effet impossible : ce serait en effet quelque chose de non divisé, or le corps, avons-nous dit, est partout divisible. Pourtant, s'il ne subsiste ni corps ni grandeur mais seulement la division, le corps sera ou bien fait à partir de points, et les choses qui en seront composées seront sans grandeur, ou bien il ne sera rien du tout, de sorte qu'il pourrait bien n'être engendré de rien ni n'être composé de rien – et le tout quant à lui ne sera rien d'autre qu'une apparence. Et pareillement, même s'il est composé de points, ce ne sera pas une quantité. Quand en effet ils se touchaient, que la grandeur était une et qu'ils étaient ensemble, ils ne rendaient en rien le tout plus grand. Qu'il y ait donc division en deux, voire en plusieurs parties, le tout n'est pas plus grand que le précédent ; aussi, qu'on mette tous les points ensemble, ils ne donneront aucune grandeur. Toutefois, même si, au moment de la division, quelque chose comme une sciure est engendré à partir du corps – et qu'ainsi une sorte de corps se détache de la grandeur –, l'argument reste identique : cette sorte de corps est en effet divisible en quelque manière. Et si ce n'est pas un corps qui s'est détaché, mais quelque forme séparée ou quelque affection, et que la grandeur revienne à des points ou à des contacts affectés de telle façon précise, il est absurde que de non-grandeurs provienne une grandeur.

En outre, ces points seront quelque part, et ils seront immobiles ou en mouvement. Et un contact unique a toujours lieu entre deux choses, ce qui montre bien qu'il y a quelque chose à côté du contact, de la division et du point. Si l'on pose un corps quelconque, ou plutôt d'une grandeur quelconque, comme étant partout divisible, voilà donc ce qui se produit.

En outre, si, après avoir divisé du bois ou n'importe quoi d'autre, je le recompose, il redevient égal et un ; donc, il en va bien évidemment ainsi même si je coupe le bois en n'importe lequel de ses points. Il est donc partout divisé potentiellement. Qu'y a-t-il donc à côté de la division ? Même si c'est quelque affection, comment la division a-t-elle fait pour aboutir à ces choses-là,

et comment peut-il bien y avoir génération à partir de là ? Comment ces affections deviennent-elles des réalités séparées ?

De sorte que s'il est impossible que les grandeurs soient composées de contacts ou de points, il est obligatoire qu'il y ait des corps et des grandeurs indivisibles.

### ***Esquisse d'une solution : l'argument atomiste rénové***

Ceux qui toutefois affirment cette thèse n'en doivent pas moins faire face à des impossibilités ; on les a envisagées ailleurs, mais il faut essayer maintenant de les résoudre, en reprenant l'aporie à son fondement. Que tout corps perceptible soit divisible en chacun de ses points et indivisible n'a rien d'absurde : la première affirmation se vérifiera selon la puissance, la seconde selon l'acte. Mais qu'il soit, en puissance, divisible partout simultanément, voilà qui au premier abord paraît impossible. Si de fait c'était possible, alors cela pourrait aussi se réaliser (non pas en sorte qu'on ait les deux à la fois en acte, indivisible et divisé, mais qu'il y ait eu division en chaque point) : rien dès lors ne subsistera, le corps se dissoudra dans l'incorporel et, en sens inverse, il pourra même être composé de points, voire de rien. Et cela, comment serait-ce possible ? Pourtant, il est bel et bien manifeste que le corps se divise en grandeurs séparables et toujours plus petites, distinctes et séparées. Car non seulement, quand on divise par parties, le processus de désintégration ne saurait être infini, mais il est en outre exclu que le corps soit divisé simultanément en chacun de ses points (c'est en effet impossible) : on s'arrête quelque part. Des grandeurs insécables et invisibles existent donc nécessairement ; et cela d'autant plus que la génération et la corruption passent par la dissociation et l'association.

### ***Solution : l'acte et la puissance et le sens du « partout »***

Tel est donc le raisonnement qui semble contraindre à affirmer l'existence de grandeurs insécables. Disons maintenant qu'il dissimule un paralogsme et où il le dissimule : puisqu'un point n'est pas contigu à un point, la propriété d'être *partout* divisible appartient en un sens aux grandeurs, mais en un sens ne leur appartient pas. On croit, cela une fois posé, qu'il y a un point à la fois n'importe où et partout, de sorte qu'il faut absolument que la grandeur soit divisée jusqu'au rien – il y a en effet un point partout, de sorte qu'elle se compose de contacts ou de points.

Or que n'importe où, il y a un seul point et que tous les points sont comme chacun d'entre eux, cela, en un certain sens, se vérifie partout. En revanche, ils ne sont pas plus d'un (car les points ne sont pas consécutifs), de sorte qu'on ne peut affirmer qu'ils sont *partout* (ce qui, en effet, signifierait que si un corps est divisible en son milieu, il se trouverait aussi divisible en un point contigu à son milieu) ; car un point n'est pas contigu à un autre point, ni une incision à une autre incision. Or cette contiguïté est le principe de la division et de la composition. Par conséquent, dissociation et association existent, mais non pas l'une vers des insécables et l'autre à partir d'insécables (les impossibilités sont en effet nombreuses), ni en sorte que la division ait lieu partout (cela ne serait possible que si un point était contigu à un point) : la division conduit à des parties petites et toujours plus petites et l'association procède de parties plus petites.

### ***L'association facilite la génération***

Cependant, la génération absolue et complète ne se définit pas par l'association et la dissociation – contrairement à ce que certains prétendent – pas davantage que « le changement dans le continu est l'altération ». C'est de fait ici que toutes les théories chancellent : la génération et la

corruption absolues ne se ramènent pas à l'association et à la dissociation, mais ont lieu quand il y a un changement total de telle chose en telle autre. Mais eux pensent que tout changement de ce type n'est qu'une altération. Il y a cependant une différence : dans le sujet, il y a d'un côté la définition, et de l'autre la matière. Quand donc le changement a lieu à ces niveaux, on aura une génération ou une corruption ; mais quand il a lieu selon les affections et selon l'accident, on aura alors une altération.

Toutefois, en se dissociant et en s'associant, les choses deviennent plus facilement corruptibles – plus les gouttes de pluie sont divisées, plus vite elles se transforment en air ; pour peu qu'elles soient associées les unes aux autres, le processus se fait plus lent. Cela s'éclaircira par la suite. Contentons-nous pour l'instant d'avoir déterminé que la génération ne saurait être l'association, comme certains l'affirment.

### Chapitre 3

#### *La génération absolue et la génération relative : aperçu des difficultés*

Cela une fois examiné, il faut en premier lieu étudier s'il y a quelque chose d'engendré ou de corrompu de façon absolue, ou si au sens propre il n'y a rien de tel, tout provenant toujours de quelque chose pour devenir quelque chose (par exemple, du malade provient le bien-portant et du bien-portant provient le malade, le petit du grand et le grand du petit, etc.).

Si de fait il doit y avoir génération, entendue absolument, quelque chose pourrait bien être absolument engendré d'un non-être, en sorte qu'il serait vrai de dire que le non-être est attribut de certaines choses. Car la génération relative provient d'un non-être relatif, d'un non-blanc, par exemple, ou d'un non-beau, tandis que la génération absolue provient d'un non-être absolu. Or « absolu » signifie soit ce qui est premier dans toute prédication de l'être, soit ce qui est général et qui englobe toutes choses. Dans le premier cas, on aura génération d'une substance à partir d'une non-substance ; mais ce à quoi l'on n'attribue ni substance ni individualité propre, il est clair qu'on ne peut lui attribuer non plus aucune des autres catégories, que ce soit la qualité, la quantité ou le lieu (car, sinon, les affections seraient séparées des substances). Mais s'il s'agit du non-être au sens radical, ce sera la négation universelle de toutes choses, au point que ce qui est engendré sera nécessairement engendré à partir de rien.

Nous avons déjà consacré d'assez longues analyses à ces difficiles questions (pour résumer, on dira maintenant encore que, d'une certaine manière, il y a génération à partir d'un non-être absolu et que d'une autre manière, ce qui est engendré l'est toujours à partir de l'être : car l'être en puissance et non-être en entéléchie, il faut bel et bien qu'il préexiste, puisqu'on le dit être et ne pas être). Mais c'est vers ce qui, malgré toutes ces analyses, comporte une remarquable aporie qu'il faut se retourner à nouveau : comment la génération absolue est-elle possible, que l'on admette qu'elle ait lieu à partir de ce qui est en puissance *substance* ou de quelque autre façon ? Car l'aporie suivante suscite l'embarras : la génération est-elle génération de substance et d'individualité propre, et non de détermination qualitative ou quantitative ou de localisation (*idem* pour la corruption) ? En effet, si quelque chose est engendré, il est clair qu'il y aura quelque substance existant en puissance, mais non pas en entéléchie [à partir de laquelle la génération aura lieu, et] vers laquelle ce qui se corrompt sera contraint de changer. Est-ce donc qu'un des attributs lui appartiendra en entéléchie ? Par exemple, ce qui est en puissance seulement un individu et un être, mais qui, absolument, n'est ni un individu ni un être, aura-t-il une quantité, une qualité ou une localisation ? Car s'il n'est rien du tout et que tout soit seulement

en puissance, on en arrive alors à ce qu'un tel non-être existe séparé et en outre – ce qui n'a cessé de terroriser les premiers à faire de la philosophie – à ce que le processus de génération ne parte de rien de préexistant ; mais si on ne peut attribuer le fait d'être un individu propre ou une substance, mais qu'on peut attribuer quelque autre des catégories mentionnées, les affections existeront, comme nous l'avons dit, séparées des substances. Il faut donc, dans la mesure du possible, traiter ces questions, ainsi que la raison pour laquelle la génération est éternelle, aussi bien la génération absolue que la génération partielle.

### ***Indifférence de la cause matérielle à l'orientation du processus de génération***

Dès lors qu'il y a une cause unique que nous affirmons être l'origine du mouvement, et d'autre part une cause unique qui est la matière, c'est de ce dernier type de cause qu'il nous faut parler. Car, pour ce qui touche à la première, on a déjà évoqué, dans ce qu'on a dit sur le mouvement, la distinction entre l'être immobile durant la totalité du temps et l'être toujours mû. Du premier de ces deux principes, il appartient à une philosophie antérieure de traiter ; quant à ce qui, en raison de son mouvement continu, meut le reste des êtres, il faudra plus loin déterminer la nature d'une telle cause, parmi celles qu'on qualifie d'individuelles. Mais, pour l'instant, bornons-nous à dire la cause placée pour ainsi dire dans la forme de la matière, en raison de laquelle une corruption et une génération éternelles ne font jamais défaut à la nature (et sans doute d'ailleurs s'éclairera du même coup la présente aporie, touchant ce qu'il faut dire sur la corruption et la génération absolues).

L'interrogation suivante renferme aussi une difficulté non négligeable : quelle peut bien être la cause de l'enchaînement continu de la génération, si l'on admet que ce qui est corrompu s'en va en non-être et que le non-être n'est rien (car ce n'est ni une chose, ni une qualité, ni une quantité, ni un lieu que le non-être) ? Si sans cesse quelque chose des êtres s'en va, pour quelle raison alors le Tout n'est-il pas détruit et anéanti depuis longtemps, puisque ce dont provient chaque être engendré est initialement limité ? Car ce n'est pas en raison d'une infinité de ce à partir de quoi il y a génération que cette dernière est indéfectible : ce serait impossible, rien n'étant infini en acte, mais seulement en puissance eu égard à la division ; de sorte que la seule génération indéfectible devrait passer par une diminution sempiternelle de ce qui est engendré ; mais cela, on ne le constate pas. Dès lors, si le changement doit être sans terme, n'est-ce pas plutôt du fait que la « corruption » de ceci est la « génération » d'autre chose, et que la « génération » de ceci est la « corruption » d'autre chose ? Sur l'existence aussi bien de la génération que de la corruption des individus, contentons-nous de cette cause applicable à tous.

### ***La polarisation du sensible : trois indices***

Mais réexaminons pourquoi certaines choses sont dites engendrées et corrompues absolument, et d'autres non, si vraiment la génération de ceci se confond avec la corruption de cela, et la corruption de ceci avec la génération de cela. Il est en effet besoin d'une explication. Nous disons : « Voilà que ça se corrompt », absolument, et non pas seulement : *ceci* se corrompt. Nous disons aussi : « Voici une génération », absolument, « voilà une corruption ». D'autre part, si ceci devient quelque chose, il ne devient pas absolument : nous disons en effet que celui qui apprend « devient savant », non pas, absolument, qu'il « devient ».

### ***Premier indice***

Nous faisons souvent la différence entre ce qui signifie une individualité propre et ce qui ne la signifie pas – or c'est ce qui fait qu'on aboutit au présent problème. Car ce vers quoi change ce

qui change n'est pas toujours du même type : ainsi, la voie menant au feu serait une génération absolue et une corruption de quelque chose – de la terre, par exemple – tandis que la génération de la terre serait une génération relative [mais non pas une génération absolue] mais une corruption absolue, par exemple du feu – pour reprendre le couple de Parménide lorsqu'il affirme que l'être et le non-être sont le feu et la terre. Et il n'y a évidemment aucune différence à supposer ces deux-là ou d'autres du même type : nous étudions la manière, non le substrat. Aussi la voie menant au non-être absolu est-elle une corruption absolue et celle menant à l'être absolu est-elle une génération absolue. Du couple sur lequel se fonde la distinction, que ce soit le feu et la terre ou d'autres choses, on tiendra donc un terme pour l'être et l'autre pour le non-être. D'une certaine manière, donc, c'est ainsi que le fait d'être absolument engendré ou corrompu différera de celui de ne pas l'être absolument.

### *Deuxième indice*

D'une autre manière, ce sera par la détermination de la matière : celle dont les différences signifient davantage une individualité propre est davantage substance et celle dont les différences signifient davantage une privation est plus non-être – ainsi, s'il est vrai que le chaud est une certaine prédication à titre de forme, tandis que le froid n'est qu'une privation, la terre et le feu se distinguent précisément par ces différences.

### *Troisième indice*

Mais l'opinion courante est plutôt d'avis que la différence tient à la possibilité et à l'impossibilité d'être objet de perception : quand en effet il y a changement vers une matière perceptible, les gens disent qu'il y a un processus de génération, mais quand c'est vers une matière inapparente, de corruption. Ils jugent en effet de l'être et du non-être à l'aune de ce qu'ils perçoivent et ne perçoivent pas (le connaissable est être et l'inconnaissable non-être, dès lors que la perception a force de connaissance). Il en irait ainsi des choses comme d'eux-mêmes, qui pensent vivre et exister du fait qu'ils perçoivent ou peuvent percevoir ; en un sens, ils sont sur les traces de la vérité, mais ce qu'ils disent n'est pas en tant que tel vrai. Car, justement, la vérité du processus de génération-corruption absolue diffère de ce qui nous en apparaît : le souffle en effet et l'air sont moins selon la perception (c'est pourquoi, de ce qui se corrompt, les gens disent, parce que le changement se produit vers ces matières, que « ça se corrompt », absolument, tandis qu'ils tiennent pour une génération le changement qui a lieu vers le tangible ou la terre), mais selon la vérité, ils sont plus individualité propre et forme que la terre.

### *Le cadastre catégoriel*

Ainsi donc, du fait qu'on a d'un côté la génération absolue qui est corruption de quelque chose, et d'un autre côté la corruption absolue qui est génération de quelque chose, on a dit la cause ; c'est en effet parce que la matière diffère, ou par le fait d'être ou de ne pas être substance, ou par le fait d'être plus ou moins substance, ou par le fait que la matière à partir de laquelle ou vers laquelle a lieu le changement est plus ou moins perceptible. Mais la cause d'après laquelle nous disons, absolument, que certaines choses « deviennent » tandis que les autres deviennent seulement « quelque chose », indépendamment de la génération réciproque selon la manière que nous venons d'évoquer – nous nous sommes en effet bornés à définir pourquoi, alors que toute génération est corruption d'autre chose, et toute corruption génération d'autre chose, nous n'attachions pas indifféremment le processus de génération et celui de corruption aux choses qui changent ; la seconde expression ne soulevait cependant pas ce problème-là, mais la

question de savoir pourquoi ce qui apprend n'est pas dit, absolument, « devenir », mais « devenir savant », tandis que ce qui éclot est dit « devenir » – cela, donc, se définit par les catégories. Certaines choses signifient en effet une individualité propre, d'autres une qualité, d'autres une quantité ; toutes celles donc qui ne signifient pas une substance, ne sont pas dites absolument « devenir », mais « devenir quelque chose ».

Il reste cependant que, semblablement dans tous les cas, la génération est dite selon l'un des termes de la liste d'opposés : par exemple, dans la substance, si c'est le feu et non si c'est la terre ; dans la qualité, si c'est le savant et non si c'est le non-savant.

### ***Conclusion de l'étude de la génération***

On a donc rendu compte, à la fois de la façon la plus globale et dans les substances elles-mêmes, du fait que certaines choses, absolument, deviennent, et certaines autres non ; on a aussi expliqué la raison pour laquelle le substrat est cause, comme matière, de la continuité de la génération – il est en effet capable de changement vers les contraires, et la génération de l'un est toujours, pour les substances, la corruption de l'autre, comme la corruption de l'un la génération de l'autre.

### ***Deux corollaires sur la cause matérielle de la génération***

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas non plus voir une aporie dans le fait qu'il y a génération alors que des choses périssent sans cesse : de même en effet que les gens parlent de corruption absolue quand on parvient à l'imperceptible – au « non-être » –, de même ils disent aussi que le processus de génération provient du « non-être » quand il provient de l'imperceptible, que le substrat soit quelque chose ou qu'il ne soit rien. Par conséquent, la génération part du « non- être » tout autant que la corruption va au « non-être » ; il n'est dès lors pas étonnant que le processus ne s'arrête pas : la génération est en effet corruption du « non-être » et la corruption génération du « non-être ».

Mais ce « non-être » absolu, on pourrait se demander s'il est ou non l'un des contraires (la terre et le lourd étant par exemple le non-être, le feu et le léger l'être) ; à moins que la terre aussi soit être et que le non-être soit la matière, celle de la terre tout autant que celle du feu ? Mais ne dira-t-on pas que la matière de chacun des deux est différente ? Cependant, dans ce cas, ne serait-il pas impossible qu'ils proviennent les uns des autres et des contraires ? Car à ceux-là appartiennent les contraires, à savoir au feu, à la terre, à l'eau et à l'air. Ou bien la matière est-elle en un sens la même, en un autre sens différente ? Car ce qui lui permet, du fait qu'elle est cela à tout moment, d'être substrat, cela est identique ; son être, toutefois, n'est pas identique. Mais cessons ici la discussion de ces points.

## **Chapitre 4**

### ***Distinction de la génération et de l'altération***

Disons maintenant en quoi diffèrent génération et altération, puisque nous affirmons que ces transformations ne reviennent pas l'une à l'autre. Étant donné que le substrat est quelque chose et que l'affection dite par nature du substrat est quelque chose d'autre, et qu'il y a un changement de l'un comme de l'autre, il y a altération, quand, alors que le substrat subsiste et reste perceptible, il change dans ses affections, que celles-ci soient des contraires ou des intermédiaires (par exemple, le corps guérit et tombe à nouveau malade tout en subsistant dans son identité, l'airain est parfois incurvé et parfois anguleux tout en demeurant le même) ; mais,

quand il y a un changement dans la totalité, sans que rien de perceptible, comme substrat, ne subsiste identique à soi (lorsque par exemple de la semence dans son ensemble naît le sang, ou l'eau de l'air, ou l'air de l'eau dans son ensemble), c'est alors nécessairement la génération qui se produit, et la corruption d'autre chose, surtout si le changement a lieu de l'imperceptible vers le perceptible, que ce soit au toucher ou à tous les sens. C'est le cas lorsque l'eau est engendrée, ou bien qu'elle se corrompt en air. Le degré d'imperceptibilité de l'air est en effet assez important.

### ***Un critère formel de distinction***

Mais dans ces processus, si une affection appartenant à une contrariété subsiste identique à soi dans ce qui a été engendré et corrompu (par exemple, dans le passage de l'air à l'eau, s'ils sont translucides l'un et l'autre ou froids l'un et l'autre), la seconde affection, vers laquelle il y a un changement, ne doit pas être une affection de la première : on aurait là une altération, à la façon dont *homme-cultivé* a pu se corrompre et *homme-inculte* être engendré, tandis que l'homme subsiste en tant que tel : si la culture et l'inculture n'étaient pas des affections par soi de l'homme, on aurait génération d'untel et corruption d'untel. C'est pourquoi ce sont des affections de l'homme, bien qu'il y ait génération de *l'homme-cultivé* et corruption de *l'homme-inculte* : au niveau réel, il s'agit là d'une affection du sujet subsistant, et c'est la raison pour laquelle on est en présence d'une altération.

### ***Matière et contrariété***

Ainsi, quand le changement de la contrariété a lieu selon la quantité, on a augmentation et diminution ; selon le lieu, déplacement ; mais celui qui se produit selon l'affection et la qualité est altération et, quand rien ne subsiste dont l'autre terme soit une affection ou, généralement, un concomitant, c'est la génération et, d'autre part, la corruption. La matière est le substrat capable d'accueillir éminemment et proprement la génération et la corruption et, d'une certaine manière également, le substrat des autres changements – tous les substrats sont en effet capables d'accueillir certaines contrariétés. Sur la génération, son existence ou son inexistence, et sur l'altération, tenons-nous-en à ces distinctions.

## **Chapitre 5**

### ***L'augmentation. Distinctions formelles***

Il nous reste à traiter de l'augmentation, à la distinguer de la génération et de l'altération et à comprendre comment augmente tout ce qui augmente et diminue chaque chose qui diminue. Aussi faut-il d'abord examiner si ce qui les distingue l'une de l'autre tient au type de sujet (le changement d'une individualité concrète à une individualité concrète – c'est-à-dire d'une substance en puissance à une substance en entéléchie – serait ainsi une génération, et celui qui se rapporte à la grandeur une augmentation, celui qui se rapporte à l'affection une altération, ces deux dernières consistant dans le changement allant de certaines choses en puissance à l'entéléchie des choses qu'on a dites) ou bien si la différence tient également au mode de changement. Car, à l'évidence, il n'est pas nécessaire que ce qui s'altère change selon le lieu, ni ce qui est engendré, tandis que ce qui augmente et diminue, si, quoique d'une autre manière que l'objet transporté. Ce qu'on transporte, en effet, change de lieu dans sa totalité, tandis que ce qui augmente change comme un objet qu'on serait en train de distendre : alors même que ce dernier demeure, ses parties changent selon le lieu, mais non pas comme celles de la sphère – car celles-ci changent à l'intérieur d'un lieu de dimension égale, le tout demeurant au même endroit, tandis

que les parties de ce qui augmente occupent un lieu toujours plus grand, et les parties de ce qui diminue un lieu toujours plus petit. Il est donc manifeste que le changement de ce qui est engendré, de ce qui s'altère et de ce qui augmente se spécifie non seulement selon le type de sujet concerné, mais aussi selon les modalités d'après lesquelles ce changement a lieu.

### ***L'augmentation part d'une grandeur préexistante***

Mais le sujet des changements d'augmentation et de diminution (transformations qui semblent bien concerner la grandeur), qu'en faut-il supposer ? Que c'est à partir d'une grandeur et d'un corps en puissance, d'un incorporel et d'une non-grandeur en entéléchie, que sont engendrés grandeur et corps ? Et cela pouvant être compris de deux façons, comment l'augmentation a-t-elle lieu ? (a) D'une matière en soi et en tant que telle séparée, ou (b) existante dans un autre corps ? Ou les deux solutions sont-elles l'une et l'autre impossibles ? Car si la matière est (a) séparée, soit (i) elle n'occupera aucun lieu, sinon comme un point, soit (ii) elle sera du vide et un corps non perceptible. De ces deux choses, l'une est impossible et l'autre doit nécessairement être dans quelque chose (ce qui est engendré à partir d'elle sera en effet toujours quelque part, de sorte qu'elle aussi sera quelque part, ou par soi ou par accident). Pourtant, si la matière existe dans quelque chose tout en étant séparée au point de n'être rien de ce quelque chose ni en soi ni par accident, alors beaucoup d'impossibilités découleront : l'air engendré à partir de l'eau, par exemple, ne viendra pas d'une transformation de l'eau, mais de ce que sa matière était contenue dans l'eau comme dans un récipient. Rien n'empêcherait alors qu'il y ait un nombre infini de matières, au point même qu'un nombre infini en soit engendré en entéléchie. De plus, il est évident que ce n'est pas même de cette façon que l'air est engendré à partir de l'eau, comme s'il se détachait d'une chose subsistante. Il est dès lors préférable de poser, pour tous les corps, (b) la matière non séparée, dans l'idée qu'elle est identique et une numériquement, mais non pas une dans sa définition. Reste qu'il ne faut pas non plus poser les points ni les lignes comme matière du corps, pour les mêmes raisons : la matière est ce dont ceux-ci sont les extrémités, et elle ne saurait jamais exister sans affection ni forme.

Ainsi donc, comme nous l'avons défini ailleurs, une chose ne tire sa génération absolue que d'autre chose ; et elle est engendrée sous l'action de quelque chose existant toujours en entéléchie, de même espèce ou de même genre (comme le feu du feu ou un homme d'un homme), ou sous l'action d'une entéléchie (le dur ne naît pas du dur). Et puisque la matière de la substance corporelle et *a fortiori* de tel ou tel corps concret (car il n'est rien qui soit un corps en général), ainsi que de la grandeur et de l'affection, est une et la même, elle est séparable dans sa définition, mais non selon le lieu, à moins de considérer aussi les affections comme séparables.

Il ressort clairement de l'examen de ces apories que l'augmentation n'est pas une transformation à partir de ce qui, grandeur en puissance, n'aurait en entéléchie aucune grandeur : sinon, le vide serait séparé, et l'on a déjà montré ailleurs que c'était impossible. En outre, une telle transformation ne serait assurément pas propre à l'augmentation mais, fondamentalement, à la génération. L'augmentation est en effet un accroissement de la grandeur existante, la diminution son amoindrissement. C'est justement pourquoi ce qui augmente doit nécessairement avoir quelque grandeur, si bien que l'augmentation ne doit pas se produire d'une matière sans grandeur à l'entéléchie d'une grandeur, car il s'agirait là davantage de la génération d'un corps que de son augmentation.

### *Les réquisits de l'augmentation*

Aussi, reprenons la recherche comme si nous ne faisons que l'aborder : à quelle sorte de processus renvoient augmentation et diminution, sur les causes desquelles porte notre recherche ? On constate que de ce qui augmente, n'importe quelle partie a augmenté et que, semblablement, dans le processus de diminution, toute partie est devenue plus petite ; on constate également que le processus d'augmentation résulte d'une addition, et celui de diminution d'une perte. Or il est nécessaire que l'augmentation ait lieu sous l'effet d'un incorporel ou d'un corps. Si donc c'est par un incorporel, il y aura un vide séparé mais il est impossible que la matière d'une grandeur soit séparée, comme on vient de le dire ; si toutefois c'est par un corps, il y aura deux êtres dans le même lieu, ce qui augmente et le facteur d'augmentation, et cela aussi est impossible. Et pourtant, il n'est pas possible de dire que l'augmentation ou la diminution se produisent quand par exemple l'air provient de l'eau, même si le volume est alors effectivement devenu plus grand : il ne s'agit pas là d'une augmentation, mais d'une génération de ce vers quoi avait lieu le changement et d'une corruption de son contraire, sans que ni l'un ni l'autre n'« augmente » ; rien donc n'augmentera, ou alors quelque chose qui appartiendrait en commun à tous les deux – ce qui a subi une corruption et qui est en train de s'engendrer –, un corps supposons : alors que l'eau n'a pas été augmentée, ni l'air, mais que celle-là a été détruite et celui-ci engendré, le corps (dans notre supposition) a été augmenté. Pourtant, cela même est impossible. Il faut en effet sauver dans la définition les propriétés de ce qui augmente et de ce qui diminue. Celles-ci sont au nombre de trois : () toute partie de la grandeur qui augmente augmente comme dans le cas où la chair provient de la chair –, () quelque chose d'autre vient s'ajouter et troisièmement, () ce qui augmente est préservé et subsiste.

Quand, de fait, une chose est engendrée ou se corrompt absolument, rien ne subsiste, tandis que dans les processus d'altération et d'augmentation ou de diminution, ce qui augmente ou s'altère subsiste identique à soi, à ceci près que c'est ici l'affection, là la grandeur qui ne demeurent pas identiques. Et si justement il fallait tenir ce qu'on a mentionné pour une augmentation, alors il serait possible que, sans que rien ne vienne s'ajouter ni ne subsiste, il y ait augmentation (et sans que rien ne s'en aille, diminution) et ne subsiste pas ce qui augmente. Mais il faut sauver cet ensemble de conditions : telle est, selon notre assomption, la définition de l'augmentation.

### *Le facteur de l'augmentation*

Mais on pourrait également être embarrassé pour définir la nature de ce qui augmente : est-ce ce à quoi quelque chose vient s'ajouter (l'augmentation du mollet implique que celui-ci devient plus grand, mais ce par quoi on l'augmente, la nourriture, non) ? Pourquoi donc n'y a-t-il pas eu augmentation des deux ? Ce qui augmente et le facteur d'augmentation deviendraient tous les deux plus grands, comme quand on mélange de l'eau à du vin : on a, indifféremment, plus de l'un et plus de l'autre. La cause serait-elle que la substance de l'un demeure mais celle de l'autre, la nourriture, non ? De fait, dans ce cas aussi, c'est du nom de l'élément qui prévaut qu'on qualifiera le mélange, quand on dit par exemple que c'est du vin. Car le mélange des composants produit l'effet du vin, non de l'eau. Il en va de même dans le cas de l'altération : si la chair demeure, étant également l'essence, mais qu'elle se met à posséder une affection par soi qu'elle ne possédait pas auparavant, on a eu là une altération ; or ce par quoi elle s'altère tantôt ne subit aucune affection et tantôt s'altère aussi. Mais le facteur d'altération et le principe de mouvement sont dans ce qui augmente ou dans ce qui s'altère, car c'est en eux que réside le facteur de mouvement. De fait, le corps qui vient s'ajouter a bien pu, comme le corps qui l'a

absorbé, se trouver agrandi, si par exemple, une fois introduit, il est devenu souffle ; toujours est-il qu'il s'est corrompu en subissant cette affection – et le facteur de mouvement n'est pas en lui.

### ***Retour à l'augmentation***

Puisqu'on a poussé l'examen de ces apories autant qu'il était nécessaire, il faut aussi tenter de leur trouver une solution, en sauvant le fait que l'augmentation repose sur la subsistance de ce qui est augmenté et l'adjonction de quelque chose d'autre, la diminution sur le départ de quelque chose et qu'en outre tout point perceptible devienne plus grand ou plus petit ; et cela, sans que le corps soit du vide, sans qu'il y ait deux grandeurs dans le même lieu, et sans que le processus d'augmentation se fasse sous l'action d'un incorporel. Or, pour saisir la cause de l'augmentation, il faut distinguer tout d'abord que les anoméomères augmentent par l'augmentation des homéomères (chacun d'eux en est composé), et ensuite que la chair, l'os et chacune des parties de ce type (comme d'ailleurs tous les corps qui ont leur forme dans la matière) sont à prendre en deux sens, du fait que la matière comme la forme peuvent être désignées par « chair » ou par « os ».

### ***L'augmentation a lieu selon la forme et non selon la matière***

Or, que toute partie augmente et que ce soit par l'ajout de quelque chose, selon la forme, cela est possible, mais selon la matière, cela ne l'est pas. Il faut en effet concevoir le problème comme si quelqu'un mesurait une certaine quantité d'eau à l'aide de la même mesure : ce qui se présente est à chaque fois différent ; c'est ainsi qu'augmente la matière de la chair : elle ne s'adjoint pas à toute partie que ce soit (mais l'une s'écoule subrepticement tandis que l'autre s'agrège), mais à toute partie de la figure et de la forme. C'est toutefois pour les anoméomères, comme la main, qu'on voit plus clairement que l'augmentation conserve les proportions : la matière est plus clairement différente de la forme ici que dans le cas de la chair et des homéomères – raison pour laquelle on sera plus autorisé à attribuer encore la chair et l'os à un cadavre que la main et le bras. De sorte qu'en un sens toute partie de chair a augmenté et en un sens, non : selon la forme, il y a eu adjonction à toute partie, mais non selon la matière. Le tout est pourtant devenu plus grand par l'ajout de quelque chose de contraire, qu'on appelle nourriture, qui a changé vers la même forme, comme si par exemple l'humide venait s'ajouter au sec et, après adjonction, changeait et devenait du sec. Car, en un sens, le semblable augmente par le semblable, mais en un sens, par le dissemblable.

### ***Assimilation du facteur d'augmentation***

Car il y a bien une aporie à s'interroger sur la nature du facteur de l'augmentation. De toute évidence, il doit être en puissance : s'il s'agit de chair, par exemple, il doit être chair en puissance. En entéléchie, il est par conséquent autre chose : c'est justement quand cette autre chose a été corrompue qu'il est devenu chair (non lui-même en lui-même, cela va de soi – on aurait en effet une génération et non une augmentation –, mais plutôt ce qui augmente sous son effet). Mais quelle est l'affection subie par le corps de la part de ce facteur d'augmentation, qui a fait qu'il a été augmenté ? Est-ce que mélangé à la façon dont on ajouterait de l'eau à du vin et qu'on puisse ainsi (comme le feu qui s'est emparé du combustible) rendre vin le mélange, de même, le principe d'augmentation interne à la chair en entéléchie qui augmente a fait, par adjonction de la chair en puissance, une en entéléchie ? Dans ce cas, les deux corps sont ensemble : s'ils étaient séparés, ce serait une génération. On peut en effet faire du feu de cette

manière, en plaçant du bois sur un feu existant, et c'est une augmentation ; cependant, quand le bois s'enflamme de lui-même, il y a génération.

### ***Augmentation et nutrition***

Mais la quantité, prise universellement, n'est pas engendrée, pas plus qu'il n'y a d'engendrement d'un animal qui ne soit ni un homme ni aucun des animaux particuliers (l'universel correspondant ici à la quantité) ; en revanche, la chair, l'os, la main et les homéomères qui les composent sont engendrés, dès lors qu'une certaine quantité de quelque chose est venue s'adjoindre : assurément, quelque chose d'une certaine quantité est venu s'adjoindre, qui n'était pas de la chair d'une certaine quantité. En ce que donc l'ensemble des deux (« une certaine quantité/de chair ») est en puissance, nous aurons là une augmentation – de fait, il faut que ce qui s'ajoute devienne à la fois « une certaine quantité » et « de chair » ; mais en ce que seule la chair est en puissance, il s'agit d'une nutrition. C'est en effet ce qui distingue dans la définition la nutrition et l'augmentation. C'est la raison pour laquelle on se nourrit aussi longtemps qu'on perdure, même si l'on diminue, tandis que l'on n'augmente pas perpétuellement ; ainsi, la nutrition est la même chose que l'augmentation, mais sa forme d'être est différente. En ce que le corps qui vient s'adjoindre est en puissance « une certaine quantité/de chair », il est facteur d'augmentation pour la chair, mais en ce qu'il est, en puissance, seulement chair, c'est une nourriture. Mais la forme demeure. Cette forme sans matière est cependant, comme un hautbois, une certaine puissance dans la matière ; si donc une certaine matière vient s'accoler, qui soit en puissance hautbois et qui possède aussi la quantité en puissance, il n'y aura certes pas de hautbois plus grands. Si cependant disparaît ce pouvoir actif et qu'on se trouve comme avec de l'eau encore et encore mélangée à du vin, qui rend finalement ce dernier aqueux puis qui en fait de l'eau, cela provoquera alors la diminution de la quantité.

## **Chapitre 6**

### ***Introduction générale : les réquisits d'une étude des éléments***

Mais puisqu'il faut d'abord traiter de la matière et de ce qu'on appelle les « éléments », dire si ces derniers existent ou non et si chacun est éternel ou s'ils sont, en un sens, engendrés ; se demander, au cas où ils sont engendrés, si tous sont engendrés les uns des autres de la même façon ou si l'un d'entre eux est premier – c'est une nécessité préalable de traiter de ce dont on parle à présent sans faire encore les distinctions adéquates. Car tous les partisans de l'engendrement des éléments, et ceux de la génération des corps composés d'éléments, recourent aussi bien à la dissociation et l'association qu'à l'agir et l'être-affecté. Or l'association est un mélange ; mais en quel sens nous disons que s'effectue le mélange, cela n'est pas encore distingué clairement. Bien plus : l'altération non plus n'est pas possible, ni la dissociation et l'association, si rien n'agit ni n'est affecté. De fait, ceux qui tiennent pour la multiplicité des éléments les engendrent au moyen de l'agir et de l'être-affecté, et ceux qui dérivent tout d'un élément unique sont contraints de reconnaître le rôle de l'action. Diogène est dans le vrai, qui affirme que si tous les êtres ne provenaient pas d'un seul, l'action et l'affection réciproques seraient impossibles : ce qui est chaud, par exemple, ne pourrait se refroidir puis redevenir chaud – car ce ne sont pas le chaud et le froid qui changent l'un vers l'autre, c'est évidemment leur substrat ; de sorte que les choses entre lesquelles il y a action et affection doivent nécessairement avoir une seule et même nature pour substrat. On ne saurait donc prétendre véridiquement que cela concerne tous les êtres, mais il ne s'agit que de ceux entre lesquels il y a interaction. Quoi qu'il en soit, l'étude de l'action et de l'affection comme celle du mélange

présupposent nécessairement aussi celle du contact. En effet, il n'est rien qui puisse agir et être affecté au sens propre à quoi le contact mutuel serait impossible et il n'est pas possible qu'avant d'entrer en contact de quelque manière, des choses se soient mélangées. Nous avons donc trois sujets à distinguer : ce qu'est le contact, ce qu'est le mélange et ce qu'est l'action.

### ***Le contact***

Mais commençons ainsi : il est nécessaire à tous les êtres pour lesquels il y a mélange d'être en mesure de se toucher les uns les autres, et il en va de même lorsque, de deux choses, l'une agit et l'autre est affectée au sens propre. Traitons donc d'abord du contact. À peu près à la manière dont tout autre nom se dit en plusieurs sens, dans certains cas de manière équivoque, dans d'autres à partir de ce qui est à la fois différent et antérieur, il en va de même pour le contact. Toutefois, au sens propre, le terme s'applique aux choses dotées d'une position, et la position à celles qui possèdent aussi un lieu (il n'est jusqu'aux êtres mathématiques auxquels on ne saurait semblablement accorder contact et lieu, que chacun d'eux soit une réalité séparée ou qu'ils aient un autre statut). Si donc être en contact, c'est, comme on l'a défini auparavant, avoir les extrémités « ensemble », les seules choses qui auront la possibilité d'être en contact seront celles qui, étant à la fois des grandeurs discrètes et dotées de position, auront leurs extrémités « ensemble ». Or, puisque tout ce qui possède un lieu possède aussi une position et que la première différence du lieu, c'est haut-bas et les opposés de ce type, toutes les choses qui sont en contact les unes avec les autres posséderont pesanteur et légèreté, soit ces deux déterminations à la fois, soit seulement l'une des deux ; or de telles choses sont susceptibles d'être affectées et d'agir. Il suit manifestement que les choses naturellement aptes à se toucher sont les grandeurs séparées ayant leurs extrémités « ensemble » et qui sont capables de se mettre en mouvement et d'être mues les unes sous l'effet des autres.

### ***Toucher, agir et mouvoir***

Puisque cependant ce qui meut ne meut pas le mû de semblable manière, mais que parfois il doit nécessairement être lui-même mû pour mouvoir, tandis que parfois, c'est en étant immobile, il est clair que nous dirons la même chose aussi à propos de ce qui agit. De fait, on dit couramment que ce qui meut, d'une certaine façon, agit et que ce qui agit, meut.

Les deux choses diffèrent malgré tout, et il faut assurément faire la distinction : il n'est pas possible que tout ce qui meut agisse – si du moins nous opposons ce qui agit à ce qui est affecté, et que cette détermination a trait aux choses pour lesquelles le mouvement est une affection ; or il n'y a l'affection que pour autant que la chose est seulement altérée – dans le cas, par exemple, du blanc et du chaud. Le mouvement, en revanche, a plus d'extension que l'action. Ce point-ci, donc, est manifeste, qu'il y a un sens où les choses susceptibles de mouvoir sont en contact avec les choses susceptibles d'être mues et un sens où elles ne le sont pas.

Mais la définition du contact, considéré généralement, est celle de choses dotées de position, l'une étant motrice et l'autre susceptible d'être mue et, pris du point de vue de la relation réciproque, celle d'un mû et d'un moteur susceptibles d'action et d'affection. La plupart du temps, ce qui est en contact est en contact avec quelque chose qui est elle-même en contact avec lui – de fait, presque toutes les choses qui nous entourent ne meuvent qu'en étant mues et pour ce qui les concerne, il est nécessaire et il apparaît qu'elles ne touchent qu'en étant elles-mêmes touchées. Mais il y a des cas, parfois, où nous disons que le moteur se borne à toucher le mû, et non pas que ce qui est touché touche ce qui le touche – mais du fait que les choses homogènes

ne meuvent qu'en étant mues, il est nécessaire qu'elles ne touchent qu'en étant touchées ; en sorte que si quelque être meut en restant lui-même immobile, il touche bien alors le mû, mais le mû ne le touche en aucune manière. Nous affirmons en effet parfois que celui qui s'en prend à nous nous touche sans que nous-mêmes ne le touchions. C'est donc ainsi qu'il faut définir le contact entre choses naturelles.

## Chapitre 7

### *L'action et l'affection. Préliminaires historiques*

Passons immédiatement à l'agir et à l'être-affecté. Nous ont été transmises de nos prédécesseurs des théories contradictoires entre elles : d'un côté, la grande majorité est unanime, sur ce point-là du moins, pour affirmer que le semblable ne saurait en aucun cas être affecté par le semblable, du fait qu'aucun des deux n'est plus susceptible d'agir ou d'être affecté que l'autre (car les semblables possèdent à titre semblable toutes les mêmes propriétés), mais que ce sont les choses dissemblables et différentes qui, par nature, agissent et sont affectées mutuellement – quand en effet un petit feu est corrompu par un feu plus abondant, ils disent qu'il est affecté à cause de la contrariété, « beaucoup » étant contraire à « peu ». Mais Démocrite s'est écarté de tous les autres pour proposer, seul, un discours qui lui était propre : il dit que ce qui agit et ce qui est affecté sont identiques et de même nature. Il n'accorde pas, en effet, que des choses autres et différentes soient mutuellement affectées ; et si, même en étant autres, deux choses agissent en quelque manière l'une sur l'autre, ce n'est pas en ce qu'elles sont autres, mais en ce qu'elles possèdent quelque chose d'identique que cela leur advient.

### *Synthèse des deux théories en présence*

Voilà donc les théories en présence ; on a tout l'impression de positions manifestement contraires. Mais la raison de cette contradiction tient à ce que ces théories ne se trouvent chacune envisager que partiellement ce qu'il faudrait comprendre en totalité. De fait, que ce qui est semblable et, en tout point et de toutes les façons, indifférencié ne soit en rien affecté par son semblable, c'est fondé en raison (pourquoi en effet l'un des deux sera-t-il davantage actif que l'autre ? et s'il est possible qu'un être soit affecté par ce qui lui est semblable, il sera aussi possible qu'il le soit par lui-même – les choses étant telles, il n'y aura rien ni d'incorruptible ni d'immobile, si du moins c'est en tant que semblable que le semblable est actif : toute chose en effet se mouvra elle-même) et, pour ce qui est totalement différent et en aucune manière identique, il en va pareillement : la blancheur ne saurait en aucune façon être affectée par la ligne, ni la ligne par la blancheur, si ce n'est par accident, par exemple s'il arrive à la ligne d'être blanche ou noire. Toutes les choses qui ni ne sont des contraires ni ne dérivent de contraires ne peuvent en effet se dépouiller elles-mêmes de leur nature. Mais, puisque n'importe quoi n'a pas forcément dans sa nature la capacité d'être affecté et d'agir et que seules sont dans ce cas les choses qui possèdent une contrariété ou qui sont contraires, il est nécessaire que ce qui agit et ce qui est affecté soient une chose semblable et identique par le genre, mais dissemblable et contraire par l'espèce : il est dans la nature d'un corps d'être affecté par un corps, d'une saveur par une saveur, d'une couleur par une couleur, bref, de l'homogène par l'homogène ; la raison en est que tous les contraires sont dans le même genre, et que ce sont les contraires qui agissent et sont affectés mutuellement. Il est donc nécessaire qu'en un sens, ce qui agit et ce qui est affecté soient la même chose, mais qu'en un autre, ils soient différents et mutuellement dissemblables. Puisque d'autre part ce qui est affecté et ce qui agit sont identiques et semblables par le genre, mais par l'espèce dissemblables, et que les contraires vérifient cela, il est manifeste

que ce sont les contraires et leurs intermédiaires qui sont susceptibles d'être affectés et d'agir mutuellement – de fait, c'est en eux que résident globalement la corruption et la génération.

On comprend dès lors aussitôt la raison pour laquelle le feu chauffe, le froid refroidit et, d'une façon générale, l'agent s'assimile ce qui est affecté : ce qui agit et ce qui est affecté sont des contraires, et la génération procède en direction du contraire. De sorte qu'il est nécessaire que ce qui est affecté change vers ce qui agit, car c'est ainsi que la génération procédera en direction du contraire. Et il est conforme à la raison que les deux partis, sans dire les mêmes choses, effleurent l'un comme l'autre la nature des choses. Car ce que nous disons « être affecté », c'est parfois le sujet (par exemple l'homme qui guérit, est échauffé, se refroidit et ainsi de suite), mais parfois, nous disons que le « froid » est échauffé et que le « malade » guérit. Les deux affirmations sont vraies (et il en va de même aussi pour ce qui agit : parfois nous disons que l'homme chauffe quelque chose, parfois que c'est le chaud). Il y a un sens où c'est la matière qui est affectée, un autre où c'est le contraire. Ainsi les uns, après avoir considéré la première possibilité, ont pensé que ce qui agit et ce qui est affecté devaient nécessairement avoir quelque chose d'identique, et les autres, après avoir considéré la seconde, se sont rangés à l'avis contraire.

### *Les relations mixtes*

Mais il faut tenir le même discours sur l'agir et être affecté que sur le mouvoir et l'être-mû. Ce qui meut, aussi, peut être pris en deux sens : ce dans quoi réside le principe du mouvement semble mouvoir (le principe est de fait la première des causes) et, d'autre part, le terme dernier du côté du mû et de la génération. Il en va de même pour ce qui agit : nous disons que ce qui guérit, c'est aussi bien le médecin que le vin. Rien n'empêche donc la première chose qui meut, au sein même du mouvement, d'être immobile (dans certains cas, c'est même nécessaire), mais la dernière, quand elle meut, est toujours en mouvement. Dans le cas de l'action, la première chose à agir ne peut être affectée, mais la dernière est elle aussi affectée. Toutes les choses en effet dont la matière est différente agissent sans être affectées, à la façon de la médecine qui, en produisant la santé, ne subit aucune affection de la part de ce qui est guéri, tandis que l'aliment, en agissant, est lui aussi affecté de quelque manière : il est échauffé, ou refroidi, ou affecté d'une quelconque autre manière au moment précis où il agit. La médecine s'apparente au principe, l'aliment est le dernier terme, celui qui est au contact. Ainsi donc, tous les agents qui n'ont pas leur forme dans la matière demeurent sans affection, tandis que tous ceux qui sont dans la matière sont susceptibles d'être affectés – nous affirmons en effet que la même matière revient pour ainsi dire à parts égales aux deux opposés, étant comme un genre, et que ce qui peut être chaud doit nécessairement, en présence, voire à l'approche, de ce qui peut chauffer, s'échauffer. C'est la raison pour laquelle, comme on a dit, parmi les agents, les uns ne peuvent être affectés et les autres le peuvent, et qu'il en va de même pour les agents que pour le mouvement. Car là, le premier moteur est sans mouvement et, pour les choses qui agissent, le premier agent n'est pas susceptible d'affection.

Mais c'est comme principe du mouvement que ce qui agit est cause, la cause finale n'étant pas active (raison pour laquelle la santé n'est pas quelque chose d'actif, si ce n'est par métaphore) ; de fait, quand ce qui agit est là, ce qui est affecté devient quelque chose tandis que lorsque ce sont les états qui sont présents, la chose n'a plus à devenir, puisqu'elle est déjà ; or les formes et les fins sont des sortes d'états – quant à la matière en tant que matière, elle n'est que passivité.

Pour le feu, en tout cas, il a sa chaleur dans la matière ; mais s'il existait quelque chaleur séparée, cette dernière ne serait en rien affectée. Il est peut-être impossible que la chaleur existe séparée ; mais si certains êtres admettent cette possibilité, alors ce qu'on dit pourrait bien, dans leur cas, se vérifier. On a donc distingué ce que sont l'agir et l'être affecté, à quels êtres ils appartiennent, pour quelle raison, et comment.

## Chapitre 8

### *Contre les conduits des empédocléens*

Mais expliquons encore une fois comment il se peut qu'un tel processus se produise : aux uns, chaque chose paraît affectée en raison de certains conduits, où s'introduirait l'agent ultime et au sens le plus propre ; c'est d'après eux de cette façon que nous voyons, que nous entendons, bref, que nous sommes le siège de toutes les perceptions ; ils professent également que les objets sont vus à travers l'air, l'eau et les corps diaphanes parce que ceux-ci renferment des conduits, invisibles du fait de leur petitesse, mais serrés et alignés, et ils affirment que ces conduits sont d'autant plus nombreux que les corps sont plus diaphanes. Et ces gens, comme Empédocle, se sont rangés à ce type d'analyse, en l'appliquant à l'étude de certains processus, et non seulement à celle des choses qui agissent et sont affectées : ils disent aussi que le mélange s'effectue entre tous les êtres dont les conduits sont proportionnés les uns aux autres.

### *L'atomisme des empédocléens moins abouti que celui de Leucippe et Démocrite*

Mais ceux qui ont conçu les définitions les plus méthodiques, et au sujet de tout ce qui a lieu, ce sont Leucippe et Démocrite, qui ont adopté un fondement conforme à la nature elle-même. De fait, certains Anciens furent d'avis que l'être est nécessairement un et immobile, du fait que le vide n'est pas et que le mouvement ne pourrait avoir lieu sans qu'il y ait un vide séparé et que les êtres ne sauraient être multiples s'il n'existait quelque chose qui les isole et nulle différence sur ce point entre penser que le tout n'est pas continu mais que ses parties sont en contact malgré sa division, et affirmer la pluralité, la non-unicité et le vide. Car si le tout est en totalité divisible, rien ne sera un, en sorte qu'il n'y aura pas non plus de pluralité et que la totalité ne sera que du vide. Mais s'il est divisible à tel endroit et non à tel autre, cela a tout l'air d'une fiction. Car où fixer le seuil quantitatif, et pour quelle raison telle partie de la totalité aura-t-elle cette propriété d'être pleine tandis que telle autre sera divisée ? Il sera en outre nécessaire, de la même façon, que le mouvement ne soit pas. Mus par de tels raisonnements, et par la conviction qu'il faut suivre le raisonnement, ils ont passé outre et négligé la perception, au point d'affirmer que le tout était un, immobile et, selon certains, infini – car c'est aux confins du vide qu'un terme le bornerait. C'est donc ainsi, et pour ces raisons, qu'ils se prononcèrent « sur la Vérité ».

Mais puisque du côté des raisonnements, les choses semblent se produire de la sorte, tandis que du côté des faits, penser ainsi ne paraît pas très éloigné de la folie (car aucun fou n'est à ce point pris de démence que le feu et la glace lui paraissent être une chose unique ; il n'y a que les biens et les apparences de biens provoquées par l'habitude que certains, dans leur folie, s'imaginent ne pas être différents), Leucippe pensa disposer de raisonnements qui, mettant en œuvre des arguments en accord avec la perception, ne détruiraient ni la génération, ni la corruption, ni le mouvement, ni la multiplicité des êtres. Ayant donc accordé ces points aux phénomènes et, à ceux qui tentent d'établir l'existence de l'un, que le mouvement ne saurait être sans le vide, que le vide est non-être, que rien de l'être n'est non-être, il professe que l'un au sens propre est un être totalement plein ; qu'un tel être n'est cependant pas un, mais qu'il y en a un nombre infini

et qu'ils sont invisibles en raison de la petitesse de leur masse ; que ces derniers sont transportés dans le vide (puisqu'il y a du vide), et produisent génération en s'associant et corruption en se dissociant ; qu'ils agissent et sont affectés au hasard de leurs contacts (et c'est d'ailleurs en ce sens qu'ils ne sont pas un) ; que c'est quand tout à la fois ils entrent en composition et s'imbriquent les uns aux autres qu'il y a engendrement ; qu'à partir cependant de l'un au sens véritable, la multiplicité ne naîtrait pas, ni à partir de la multiplicité au sens vrai l'un – Leucippe tient cela pour impossible. En revanche, à la façon dont Empédocle et certains autres affirment que le processus d'affection met en jeu des conduits, chez Leucippe, c'est toute altération et tout processus d'affection qui ont lieu ainsi – le vide permettant non seulement la dissociation et la corruption, mais aussi, de la même manière, l'augmentation, pour peu que s'infiltrent des éléments étrangers.

### ***L'atomisme maladroit des empédocléens***

Mais Empédocle est presque forcé d'en arriver aux mêmes affirmations que Leucippe : il doit dire en effet que certaines choses sont solides, mais surtout indivisibles, si on ne veut pas que les conduits soient continus les uns aux autres. Cette dernière éventualité serait de fait impossible, car il n'y aurait aucun solide à côté des conduits, et tout serait vide ; il est donc nécessaire que les corps qui sont en contact soient indivisibles, et vides les intervalles entre eux – ce que lui dit être des conduits. Mais on en revient dès lors au discours de Leucippe sur l'action et l'affection.

Telles sont donc à peu près les modalités dont on parle pour expliquer que certaines choses agissent et d'autres sont affectées. On peut dire des uns que leur mode d'argumentation est clair et qu'il se produit manifestement à peu près en accord avec leurs hypothèses de départ ; mais c'est moins vrai pour les autres, comme Empédocle, chez qui les modalités du processus de corruption et d'altération ne sont pas claires. Pour les premiers en effet, les corps élémentaires sont indivisibles et ne diffèrent que par la figure (c'est à partir de ces corps premiers qu'il y a composition et à eux qu'aboutit ultimement la dissociation). Pour Empédocle, en revanche, il est manifeste que tous les corps à l'exclusion des éléments sont sujets à la génération et la corruption ; mais les éléments eux-mêmes, comment donc leur « grandeur entassée » est-elle engendrée et corrompue ? Cela est obscur et sans réponse possible du fait qu'il dénie qu'il y a aussi un élément du feu et de tous les autres – comme Platon l'écrit dans le *Timée*.

### ***Critique de l'atomisme conséquent***

Car les seuls points de divergence entre Platon et ce que professe Leucippe, c'est que l'un dit que les indivisibles sont des solides et l'autre des surfaces, et que les figures délimitant chaque solide indivisible sont en nombre infini pour l'un et en nombre limité pour l'autre – il reste qu'ils tombent d'accord pour affirmer des êtres indivisibles et délimités par des figures. Et c'est précisément à partir de ces indivisibles qu'ont lieu les générations et les corruptions : selon Leucippe, le processus fait intervenir deux choses, le vide et le contact (c'est en effet de cette manière que chaque chose est sujette à être divisée) ; selon Platon, qui dénie l'existence du vide, il ne met en jeu que le contact.

Nous avons déjà évoqué les surfaces indivisibles dans nos précédents développements. Pour ce qui concerne maintenant les solides indivisibles, dispensons-nous ici d'étudier davantage ce qui résulte d'une telle hypothèse. Bornons-nous à dire, en manière de petite digression, qu'on sera alors contraint de dire qu'aucun indivisible n'est susceptible ni d'être affecté, puisqu'il ne

pourrait être affecté qu'au travers du vide, ni de produire la moindre affection, puisqu'il ne peut être ni froid ni dur. Pourtant, assurément, s'il est une chose incongrue, c'est bien de seulement conférer le chaud à la figure circulaire : il sera en effet nécessaire que le froid, son contraire, corresponde à quelque autre figure. Et il serait incongru également, si ces deux-ci, je veux dire la chaleur et le froid, sont attribuables, que la lourdeur et la légèreté, la dureté et la mollesse ne le soient pas. Toutefois, selon Démocrite, chaque indivisible est « plus lourd », au sens d'une prépondérance, de sorte qu'il peut manifestement aussi être plus chaud. Or, si les indivisibles sont tels, il est impossible qu'ils ne soient pas affectés les uns par les autres – par exemple, par celui dont la chaleur est largement excédente, celui qui est à peine froid. Mais s'il y a dur et mou, « mou » est employé parce que la chose subit une affection : est mou ce qui cède à la pression.

Quoi qu'il en soit, il est tout aussi incongru de supposer que rien d'autre ne leur appartient si ce n'est la figure que de supposer, si quelque chose leur appartient, une seule et unique affection, le dur par exemple dans tel cas, le chaud dans tel autre. Ces deux corps n'auraient même pas en effet quelque chose d'unique comme nature. Mais il serait tout aussi impossible d'attribuer une multiplicité d'affections à un seul indivisible : tout en étant indivisible, le corps aurait en effet ses affections dans le même lieu ; si bien que même s'il vient à être affecté – étant admis qu'il est sujet au refroidissement – quelle action ou affection supplémentaire surviendra-t-elle en cet endroit ? Et il en va de même également pour les autres affections. Car aussi bien ceux qui posent des solides indivisibles que ceux qui posent des surfaces indivisibles doivent faire face, de la même manière, à ce problème ; il ne saurait de fait y avoir raréfaction ni densification dans les indivisibles puisqu'en eux il n'y a pas de vide.

En outre, il est également incongru que les petits corps soient indivisibles et les grands non. Dans les faits, et la raison le conçoit sans peine, les grands se brisent plus que les petits. Car certains corps se dissocient facilement, comme les grands objets, puisqu'ils se heurtent à de nombreux autres. Mais pour quelle raison faudrait-il attribuer l'*indivisibilité* en général aux petits corps plutôt qu'aux grands ?

En outre, la nature de tous ces solides est-elle unique, ou diffèrent-ils les uns des autres, au sens où certains, dans leur masse, seraient ignés, les autres terreux ? Car s'il y a une nature unique pour tous ces corps, qu'est-ce donc qui les a séparés ? Ou encore, pour quelle raison, une fois entrés en contact, ne deviennent-ils pas un, comme lorsque de l'eau touche de l'eau ? Nulle différence en effet entre la seconde et la première. Mais si ce sont des choses différentes, quelles sont-elles ? Et il est clair qu'il faut, plutôt que les figures, poser ces choses différentes comme principe et cause de ce qui se produit.

En outre, si leur nature est différente, ils pourraient bien à la fois agir et être affectés en étant en contact les uns avec les autres.

En outre, quel est le moteur ? S'il est autre, ils sont susceptibles d'être affectés. Mais si chacun est à lui-même son propre moteur, ou bien il sera divisible (en tel endroit moteur et en tel autre mû), ou les contraires lui appartiendront au même endroit, et la matière sera unique non seulement en nombre, mais même selon la puissance.

### ***Bref retour aux conduits des empédocléens***

Quant à tous ceux qui disent que les affections ont lieu par le mouvement au travers des conduits : si cela a lieu même quand les conduits sont obstrués, ces derniers sont sans utilité. Car si le tout,

à cet endroit, est encore affecté, alors même sans conduit, et étant continu, il serait affecté de la même façon.

En outre, comment est-il possible que la vision au travers des corps se fasse comme ils le prétendent ? Il n'est en effet ni possible de traverser les corps diaphanes au niveau des contacts, ni au travers des conduits, si chacun est rempli. Quelle différence y aura-t-il en effet dans ce cas avec le fait de ne pas avoir de conduits ? Tout sera en effet semblablement rempli. Supposons pourtant qu'ils soient vides et qu'il leur faille contenir des corps, la même conséquence s'ensuivra de nouveau. Et si on admet que leur taille est assez réduite pour ne contenir aucun corps, il est ridicule de penser qu'il y a un petit vide, mais pas de grand, ni d'une taille quelconque ou de penser que par « vide » on exprime quelque chose d'autre qu'*espace d'un corps*. Si bien que, pour chaque corps, il doit y avoir un vide de volume égal.

Bref, supposer des conduits est superflu. Car si rien n'agit selon le contact, rien n'agira non plus en traversant les conduits ; mais si l'action a lieu par le contact, alors, même si les conduits n'existent pas, certains êtres seront affectés et d'autres agiront, lorsque ce rapport mutuel leur appartient par nature.

Il ressort donc clairement de ce qu'on a dit qu'affirmer des conduits à la façon dont certains les conçoivent, cela est ou faux ou inutile. Et les corps étant partout divisibles, il est ridicule de postuler des conduits – car en ce qu'ils sont divisibles, les corps peuvent se séparer.

## Chapitre 9

### *Les veines qualitatives*

Comment donc les êtres sont susceptibles d'engendrer, d'agir et d'être affectés, expliquons-le en commençant par ce que nous disons souvent : si c'est tantôt selon la puissance et tantôt selon l'entéléchie qu'une chose est telle ou telle, elle ne peut par nature être affectée en tel endroit et non en tel autre ; au contraire, elle le sera partout pour autant qu'elle est telle ou telle, et plus ou moins en ce qu'elle est plus ou moins telle ou telle. Et c'est plutôt en ce sens qu'on pourrait parler de conduits, ou à la façon dont, dans les gisements métalliques, les veines du matériau susceptible d'affection s'étendent sans solution de continuité.

Ce qui est sûr, c'est que toute chose formant un tout organique et une unité ne peut être affectée. Il en va de même de choses qui ni ne se touchent l'une l'autre, ni n'en touchent d'autres qui pourraient naturellement agir et être affectées (le feu, par exemple, ne chauffe pas seulement quand il est en contact, mais aussi à distance – le feu chauffe en effet l'air, et l'air le corps, puisque l'air peut naturellement agir et être affecté).

Quant au fait de penser qu'une chose est affectée en tel endroit et non en tel autre, après avoir commencé par introduire ces distinctions, voici ce qu'il faut dire : si la grandeur n'est pas partout divisible mais qu'il existe un corps ou une surface indivisible, elle ne serait pas susceptible partout d'affection et il n'y aurait même *rien* de continu ; si à l'inverse cela est faux et que tout corps est divisible, il n'y a aucune différence entre le fait d'avoir été divisé et d'être en contact et celui d'être divisible. Si en effet la dissociation est possible « selon les contacts », comme d'aucuns disent, alors même s'il n'y a pas encore division, il y aura division : la grandeur est en effet capable d'être divisée, nulle conséquence n'étant de fait impossible.

Mais de manière générale, il est incongru de ne concevoir la génération que sous cette forme d'une scission des corps. Cette théorie anéantit en effet l'altération, alors que nous voyons que

le même corps, tout en gardant sa continuité, est parfois liquide et parfois solide, sans que ce soit en raison de la dissociation et de l'association, ni de la « tournure » et de l'« arrangement » – comme dit Démocrite –, que ces processus l'affectent. Ce n'est en effet ni après avoir subi un changement dans son ordre naturel ni dans sa position naturelle que ce corps, de liquide, est devenu solide et il n'y a pas maintenant de corpuscules durs et solides aux masses indivisibles ; mais de même que le corps *tout entier* est parfois humide, il est parfois dur et solide.

En outre, l'augmentation non plus ne peut avoir lieu, ni la diminution. Chaque parcelle ne sera pas en effet devenue plus grande s'il se produit une juxtaposition, et *tout* n'aura pas été transformé, que ce soit par le mélange de quelque chose ou par transformation propre.

On a donc ainsi déterminé que les choses engendrent, agissent, et sont mutuellement engendrées et affectées, comment elles le sont, et l'impossibilité des théories que certains soutiennent à ce sujet.

## Chapitre 10

### *Le mélange. Aporie logique*

Reste maintenant, en poursuivant la même voie, à traiter du mélange, puisque c'était le troisième objet d'étude que nous nous étions initialement proposé. Il faut examiner ce qu'est le mélange et ce que c'est qu'être miscible, quel type d'êtres ont cette propriété et de quelle façon ; si, en outre, le processus de mélange existe, ou si cette thèse est erronée. Il est en effet impossible que deux choses différentes se soient mélangées, ainsi que certains l'affirment : si de fait les deux corps mélangés existent encore sans s'être altérés, rien n'est davantage mélangé, disent-ils, maintenant qu'auparavant, mais tout demeure semblable. Si au contraire l'un des deux corps se corrompt, il n'y a pas eu mélange, mais le premier corps existe et le second n'existe pas – or le mélange a lieu entre des choses de statut semblable. Il en va pareillement si, les deux corps à la fois étant allés l'un à l'autre, chacun des deux, en se mélangeant, s'est corrompu : pour « être mélangé », ne faut-il pas d'abord tout simplement « être » ? Cet argument semble donc bien définir en quoi le mélange diffère de la génération et de la corruption et le miscible de ce qui peut être engendré et corrompu. Car il est clair qu'ils doivent différer, si du moins ces choses ont une réalité ; en sorte qu'une fois la lumière faite sur ces questions, les apories pourraient bien se dénouer.

### *Se mélangent des corps subsistant par soi*

Toutefois, nous ne disons ni que le bois s'est mélangé au feu, ni, lorsqu'il brûle, qu'il se mélange, lui-même avec ses propres parties ou avec le feu ; nous disons au contraire qu'il y a génération du feu et corruption du bois. De la même façon, nous ne disons pas non plus que la nourriture se mélange au corps ni que c'est en se mélangeant au bloc de cire que la figure s'imprime sur lui. De même pour le corps et le blanc ; et, en général, les affections et les états ne peuvent se mélanger aux choses – on voit en effet qu'ils sont préservés. Par ailleurs, le blanc lui non plus ni la science ne peuvent se mélanger, ni rien de ce qui n'existe pas de manière séparée. C'est précisément sur ce point que se fourvoient ceux qui disent que toutes choses, à un moment donné, à la fois existent et sont mélangées au même endroit : tout n'est pas en effet susceptible d'être mélangé à tout, mais il faut que chaque élément du mélange existe séparé ; or nulle affection n'est séparée.

### ***Esquisse d'une solution : l'acte et la puissance***

Mais puisque parmi les êtres, certains sont en puissance et d'autres en acte, il est possible que d'une certaine manière, les corps qui ont été soumis au mélange soient et ne soient pas – le résultat du mélange étant en acte autre qu'eux, mais étant encore, en puissance, l'un et l'autre, c'est-à-dire ce qu'ils étaient précisément avant d'être mélangés – et ce sans qu'ils aient été détruits. Ce qui était l'aporie soulevée par le premier argument. Par ailleurs, les mélanges proviennent manifestement d'éléments antérieurement séparés et pouvant se séparer de nouveau. Les éléments du mélange ne demeurent donc pas, comme le corps ou le blanc, en acte, mais ne se corrompent pas non plus, ni chacun des deux ni tous les deux – leur puissance est en effet préservée. Assez par conséquent sur ces difficultés.

### ***Exclusion de deux modèles du mélange par juxtaposition***

Il faut maintenant analyser l'aporie qui les prolonge : le mélange est-il relatif à la perception ? Quand, en d'autres termes, les éléments à mélanger sont divisés en parties suffisamment petites et posés côte à côte, de telle façon qu'aucune partie ne soit clairement perceptible, y a-t-il alors vraiment « mélange » ou non ? Et en ce cas, le phénomène se produirait de façon que n'importe quelle parcelle, aussi petite soit-elle, d'un des corps mélangés soit contre une partie de l'autre ? Dans le premier cas, donc, il en va comme quand on dit que de l'orge est « mélangée » à du blé, c'est-à-dire quand tout grain d'orge est contre un grain de blé, et réciproquement. Mais puisque tout corps est divisible, et s'il est vrai que le corps mélangé à un autre corps est un homéomère, il faut que *n'importe quelle* partie de l'un soit située contre une partie de l'autre, et réciproquement.

Or, puisqu'il est impossible d'atteindre des *minima* par division, et qu'on ne doit pas confondre juxtaposition et mélange – il y a là en effet deux processus différents –, () il ne faut évidemment pas affirmer un mélange par conservation de petites parties. Cet état sera en effet une composition et non une mixtion ou un mélange, et la partie n'aura pas la même définition que le tout. Or nous affirmons que, si mélange il y a, le résultat du mélange est un homéomère ; de même qu'une partie d'eau est eau, ainsi pour ce qui a été mélangé. Cependant, si le mélange est une composition de petits éléments, aucune de ces choses ne se produira, et il n'y aura « mélange » que pour la perception ; en sorte que le même état perçu comme un mélange pour une personne ayant la vue basse ne le sera pas pour Lyncée. () Il ne faut pas non plus affirmer le mélange selon une division telle que n'importe quelle partie d'un des deux corps soit contre une partie de l'autre, et réciproquement : une telle division est en effet impossible.

### ***Affinement des réquisits logiques***

Ainsi donc, ou le mélange n'existe pas, ou il faut expliquer de nouveau comment il peut avoir lieu. Il se trouve que parmi les êtres, certains sont, comme nous le disons, susceptibles d'agir et d'autres d'être affectés par eux. Aussi certains sont-ils dans un rapport de réciprocité, tous ceux dont la matière est la même, et qui sont par conséquent susceptibles d'agir les uns sur les autres et d'être affectés les uns par les autres. Mais d'autres agissent sans être affectés, tous ceux dont la matière n'est pas la même. Et entre ces derniers, il n'y a pas de mélange. C'est la raison pour laquelle ce n'est pas en se *mélangeant* aux corps que la médecine, ou la santé aussi bien, produisent la santé.

### *Affinement des réquisits physiques*

Quant à tous les corps susceptibles d'agir et d'être affectés qui se divisent facilement, il ne suffit pas de composer de nombreuses parties de l'un avec un petit nombre de parties de l'autre, ni de grandes parties de l'un avec de petites parties de l'autre pour produire un mélange ; c'est l'augmentation du corps dominant qu'on produira ainsi, car le second corps se transforme dans le dominant (c'est la raison pour laquelle une goutte de vin ne se mélange pas à dix mille congés d'eau, puisque sa forme se dissout et qu'elle est transformée dans la totalité de l'eau). Mais quand la puissance des deux corps s'égalise plus ou moins, alors chacun se transforme vers ce qui domine, en sortant de sa propre nature, sans toutefois devenir l'autre : il devient intermédiaire et commun.

Il est donc évident que sont miscibles tous les corps actifs possédant une contrariété (car assurément ce sont eux qui sont susceptibles d'être affectés les uns par les autres) ; en outre, de petites parties juxtaposées à de petites parties se mélangent davantage, car elles commutent entre elles plus facilement et plus rapidement, tandis qu'une grande masse, même sous l'action d'une grande masse, met du temps pour cela. C'est pourquoi, des corps divisibles et susceptibles d'être affectés, ce sont les corps qui se laissent aisément délimiter qu'on peut considérer comme miscibles – ils se divisent en effet aisément en petits corps, ce qui est la définition du fait d'être bien délimitable. Les liquides sont ainsi au plus haut point miscibles : car le liquide, de tous les corps divisibles, est au plus haut point délimitable, à condition de ne pas être visqueux (car les corps visqueux ne font que grossir et agrandir le volume).

Mais quand seul l'un des deux corps est susceptible d'être affecté, ou qu'il l'est extrêmement tandis que l'autre l'est très faiblement, le mélange résultant des deux corps ne sera en rien plus abondant, ou ne le sera que peu, comme dans le cas de l'étain et du cuivre. Certains êtres hésitent en effet et sont indécis dans leur rapport mutuel – ils apparaissent alors même comme assez faiblement miscibles et comme si l'un était réceptacle et l'autre forme. C'est précisément ce qui a lieu dans le cas considéré : l'étain, comme s'il était une affection sans matière du cuivre, disparaît presque, ayant été mélangé dans son intégralité, et ne laisse qu'une couleur – et la même chose se produit également dans d'autres situations.

### *Conclusion : les corps miscibles*

On a donc rendu évident, par ce qui a été dit, que le mélange existe bel et bien, quel il est, quelle est sa raison d'être et quels sont, parmi les êtres, ceux qui sont miscibles, puisqu'il y en a certains qui sont tels qu'ils sont susceptibles d'être affectés les uns par les autres, faciles à délimiter et aisément divisibles – sans qu'il soit nécessaire ni que leur mélange entraîne leur corruption, ni qu'ils demeurent absolument les mêmes, ni que leur mélange soit une composition, ni qu'il soit relatif à la perception. Est miscible, bien plutôt, tout ce qui, étant aisément délimitable, est susceptible d'être affecté et d'agir – et c'est à un corps de même type que ce corps est miscible (le miscible se détermine en effet relativement à un être de même dénomination) ; est mélange l'unification de deux corps miscibles qui ont été altérés.

## LIVRE II

### Chapitre 1

#### *Les éléments et la matière*

Du mélange, du contact, de l'action et de l'affection, on a dit comment ils appartiennent aux êtres soumis au changement naturel ; en outre, concernant la génération et la corruption absolues, on a dit comment elles se déroulaient, à quelles réalités elles appartenaient et pour quelle raison elles avaient lieu ; et on a dit semblablement, au sujet de l'altération, en quoi consistait ce processus et sa différence par rapport aux autres. Reste donc à étudier ce qu'on appelle « éléments » des corps. Car la génération et la corruption, pour toutes les substances naturellement composées, ne se produisent pas sans les corps perceptibles.

La matière donc qui constitue le substrat de ces derniers, certains affirment qu'elle est une, posant par exemple l'air, le feu ou quelque chose d'intermédiaire entre ces derniers, qui soit un corps et ait une existence séparée ; les autres posent que cette matière est en nombre supérieur à l'unité – le feu et la terre pour certains, ces derniers et l'air pour d'autres, ces trois-là et un quatrième, l'eau, pour d'autres encore, comme Empédocle. Selon eux, c'est au gré des associations et des dissociations, ou des altérations, que la génération et la corruption se produisent dans les choses.

#### *Critique du Timée*

Posons comme accordé qu'il est correct de dire que les corps premiers sont les « principes » et les « éléments », puisque c'est lorsqu'ils changent selon l'association, la dissociation ou tout autre changement que se produisent génération et corruption. À ceci près que : – () ceux qui conçoivent une matière unique à côté des corps qu'on a mentionnés, et qui la font corporelle et séparée, sont dans l'erreur : il est de fait impossible que ce corps soit une chose perceptible, s'il est dépourvu d'une contrariété (même cet « indéterminé » que certains adoptent comme principe devra nécessairement être ou léger ou lourd ou froid ou chaud) ; – () le traitement qui est fait de cette question dans le *Timée* ne comporte aucune des distinctions nécessaires. Platon, de fait, n'a pas dit clairement si le réceptacle universel existait séparé des éléments ; et il n'en fait pas usage, après avoir dit qu'il était une sorte de substrat des « éléments » à titre antérieur, comme l'or est substrat des objets d'or (et assurément, il n'est pas même vraiment correct de s'exprimer de la sorte, car il n'en va ainsi que pour les choses soumises à l'altération ; en revanche, pour celles soumises à la génération et à la corruption, il est impossible de les désigner du nom de ce à partir de quoi elles sont engendrées – alors que lui prétend que « la chose de loin la plus véridique », c'est de dire que chacun de ces objets « est or ») ; mais parce que selon lui, les éléments sont des solide, il poursuit l'analyse jusqu'à des surfaces. Il est cependant impossible que les surfaces constituent la matrice et la matière première.

#### *Les trois plans de la causalité matérielle*

Pour notre part, nous affirmons qu'il y a une sorte de matière des corps perceptibles, mais que celle-ci, sans être séparée, existe toujours avec une contrariété ; c'est d'elle que sont engendrés ce qu'on appelle « éléments ». Même si l'on a effectué à leur propos des distinctions plus précises dans d'autres études, il faut, puisque c'est précisément cette voie qu'emprunte la génération des corps premiers à partir de la matière, traiter aussi de ces derniers en songeant bien que ce qui est principe et premier, c'est la matière non séparée et substrat des contraires

(car le chaud n'est pas matière du froid ni celui-ci du chaud, mais c'est le substrat des deux qui est matière). En sorte que c'est en premier lieu *le corps perceptible en puissance* qui est principe, en deuxième lieu *les contrariétés*, comme par exemple la chaleur et le froid, en troisième lieu, enfin, *le feu, l'eau et les corps semblables*. Car ces derniers se transforment les uns dans les autres, à la différence de ce que prétendent Empédocle et d'autres personnes (sinon, il n'y aurait pas d'altération), tandis que les contrariétés, elles, ne se transforment pas. Mais même ainsi, il n'en faut pas moins énoncer quels et combien sont les principes du corps. Car tout le monde se contente de les supposer et de s'en servir, sans dire pour quelle raison ce sont ceux-ci ni pour quelle raison ils sont en tel nombre.

## Chapitre 2

### *Déduction des deux couples de qualités tactiles fondamentales*

Puis donc que nous recherchons les principes du corps perceptible, c'est-à-dire tangible et que le tangible est ce dont la perception est le toucher, il est évident que toutes les contrariétés ne produisent pas des formes et des principes du corps, mais uniquement celles qui relèvent du toucher. Les corps diffèrent en effet selon une contrariété, et selon une contrariété tangible. C'est la raison pour laquelle ni la blancheur et la noirceur, ni la douceur et l'amertume, ni semblablement rien des autres contrariétés perceptibles ne produit un élément. Certes, la vue est antérieure au toucher, de sorte que son substrat aussi est antérieur ; mais la vue n'est pas une affection du corps tangible en tant que tangible, mais selon quelque chose de différent, même si d'aventure cela se trouve être antérieur par nature. C'est donc ces corps tangibles en tant que tels qu'il faut distinguer quelles sont les différences et les contrariétés premières.

Or les contrariétés selon le toucher sont les suivantes : chaud froid, sec humide, lourd léger, dur mou, visqueux friable, rugueux lisse, épais fin. Parmi ces dernières, le lourd et le léger ne sont susceptibles ni d'agir ni d'être affectés (on n'emploie pas ces termes pour signifier une action sur quelque chose d'autre ou une affection par quelque chose d'autre), mais il faut que les éléments soient susceptibles d'agir et d'être affectés mutuellement, car ils se mélangent et se transforment les uns dans les autres. – En revanche, le chaud et le froid, le sec et l'humide, sont les premiers employés pour signifier une action, les seconds une affection : le chaud est ce qui unit les corps homogènes (le fait de dissocier que certains attribuent au feu revient à unir les choses de même famille, car il a pour effet d'éliminer les corps étrangers) ; le froid, lui, est ce qui rassemble et unit les choses de même genre et celles qui ne sont pas de même famille indifféremment ; l'humide est ce qui, tout en étant sans principe de délimitation propre, est d'une délimitation aisée ; le sec est ce qui, tout en se laissant facilement délimiter selon un principe de délimitation propre, est difficile à délimiter.

Or le fin et l'épais, le visqueux et le friable, le dur et le mou et les autres différences relèvent de ces derniers. Dès lors en effet que la fluidité caractérise l'humide, du fait que, tout en étant sans limite, il est facile à délimiter et épouse les formes de ce qui est en contact avec lui, et que le fin est fluide (car ses parties sont fines et ce qui a des parties subtiles est fluide – le contact a en effet lieu de totalité à totalité, et jamais autant que si le corps est fin), il est manifeste que le fin ressortira de l'humide et l'épais du sec. – De même, le visqueux ressortira de l'humide (car le visqueux est un humide affecté d'une certaine manière, comme l'huile), et le friable du sec : le friable est en effet ce qui est complètement sec, au point même d'avoir été rigidifié par manque d'humidité. – En outre, le mou ressortira de l'humide (car le mou est ce qui cède en se rétractant sans changer de place, ce qui est une conséquence de l'humide – c'est pourquoi ce n'est pas

l'humide qui est mou, mais le mou qui ressortit de l'humide) et le dur du sec ; dur est en effet ce qui a été rigidifié, et ce qui a été rigidifié est sec.

Mais « sec » et « humide » se disent de plusieurs façons. Car au sec s'opposent à la fois l'humide et l'humecté, et à l'humide, à rebours, à la fois le sec et le rigidifié. Tous ces états ressortissent cependant du sec et de l'humide envisagés en premier lieu. Car puisque le sec s'oppose à l'humecté, que l'humecté est ce qui contient une humidité étrangère en surface, tandis que l'imbibé est ce qui la contient en profondeur, et que le sec est ce qui en est privé, il est manifeste que l'humecté ressortira de l'humide et le sec qui lui est opposé du sec au sens premier. Il en va de même pour l'humide et le rigidifié : l'humide est en effet ce qui contient une humidité propre en profondeur (tandis que l'imbibé est ce qui contient une humidité étrangère en profondeur), tandis que le rigidifié est ce qui en est privé, de sorte que dans ce cas également, l'un des états ressortit du sec et l'autre de l'humide.

Il est clair, dès lors, que toutes les autres différences se réduisent à ces quatre premières, mais que celles-là ne se réduisent plus à un nombre inférieur : le chaud n'a ni la nature de l'humide ni celle du sec, l'humide n'a ni la nature du chaud ni celle du froid, le froid et le sec ne se rangent ni l'un sous l'autre ni sous le chaud ni sous l'humide. Elles sont donc nécessairement quatre.

### Chapitre 3

#### *Qualités et « éléments »*

Puis donc que les éléments sont au nombre de quatre, que de quatre termes on peut former six paires, mais qu'il est impossible par nature d'accoupler les contraires (car il est impossible que la même chose soit à la fois chaude et froide ou sèche et humide), il est manifeste que les paires des éléments seront au nombre de quatre, chaud et sec, humide et chaud, ainsi que froid et sec et froid et humide. Cela correspond logiquement aux corps qui n'ont que l'apparence de corps simples : le feu est chaud et sec, l'air chaud et humide (l'air est en effet comme une vapeur), l'eau est froide et humide et la terre froide et sèche, en sorte qu'il est bien conforme à la raison d'attribuer ces différences aux corps premiers, et que leur nombre est en accord avec la raison. Car tous ceux qui font des corps simples les éléments, les uns pensent qu'il y en a un, d'autres deux, d'autres trois, d'autres encore quatre. Tous ceux qui professent qu'il y en a un seul, puis qui engendrent tout le reste par condensation et raréfaction, se voient en fait construire deux principes, le rare et le dense, ou bien le chaud et le froid – car ceux-ci jouent le rôle de principes ouvriers, tandis que le principe unique est posé comme un substrat à titre de matière. Mais ceux qui les font directement deux, comme Parménide avec le feu et la terre, voient dans les intermédiaires des mélanges des premiers (par exemple l'air et l'eau) ; et il en va de même pour ceux qui disent qu'il y en a trois (comme Platon dans ses divisions : il fait en effet du terme médian un mélange) ; et les tenants de deux ou de trois éléments disent pratiquement la même chose, si ce n'est que les uns coupent en deux le terme médian, tandis que les autres font de lui un seul terme. Quelques-uns affirment d'emblée qu'il y en a quatre, comme Empédocle : mais lui aussi finit par les réduire à deux, car il oppose au feu tous les autres.

#### *Les « éléments » : formules et réalisations*

Le feu cependant, l'air et chacun des corps mentionnés ne sont pas simples, mais mélangés. Les corps simples leur ressemblent, mais ils ne leur sont pas identiques : par exemple, celui qui est semblable au feu a la forme du feu, mais il n'est pas le feu, celui qui est semblable à l'air a la forme de l'air, et il en va de même pour les autres. Le feu est un excès de chaleur, comme la

glace un excès de froid. Car la congélation et l'ébullition sont des sortes d'excès, l'un de froid et l'autre de chaleur. Si donc la glace est la congélation de ce qui est humide-froid, le feu sera l'ébullition de ce qui est sec-chaud (raison pour laquelle, justement, rien n'est engendré ni de la glace ni du feu). Or, puisque les corps simples sont quatre, chaque élément d'une de leurs deux paires appartient à l'un des deux termes premiers (le feu et l'air relèvent de ce qui est transporté vers la limite, la terre et l'eau de ce qui est transporté vers le milieu). La terre et le feu sont les éléments extrêmes et les plus purs, tandis que l'eau et l'air sont intermédiaires et davantage mêlés.

### ***Qualité privilégiée de chaque « élément »***

Et chacun des deux est le contraire de chacun des deux autres – l'eau est le contraire du feu et la terre de l'air, car ils sont composés des affections contraires (bien qu'en tant qu'on considère seulement qu'ils sont quatre, chacun corresponde à une seule et unique affection, la terre au sec plutôt qu'au froid, l'eau au froid plutôt qu'à l'humide, l'air à l'humide plutôt qu'au chaud, et le feu au chaud plutôt qu'au sec).

## **Chapitre 4**

### ***Les lois de permutation des qualités constitutives***

Puisqu'on a distingué plus haut que la génération des corps simples était réciproque et que ce processus de génération est en même temps manifeste selon la perception (sinon, il n'y aurait pas d'altération, car l'altération se produit selon les affections des corps tangibles), il faut maintenant dire quelle est la modalité de cette transformation des corps les uns vers les autres et si tout corps peut être engendré à partir de tout corps, ou si cela est possible pour les uns mais non pour les autres.

Que tous les corps simples, par nature, se transforment les uns dans les autres, c'est évident. Car la génération a lieu vers les contraires et à partir des contraires, et tous les éléments partagent une contrariété réciproque, du fait que leurs différences sont des contraires. Pour certains en effet, les deux différences sont contraires, comme dans le cas du feu et de l'eau (l'un est sec et chaud, l'autre est humide et froide), tandis que pour d'autres la contrariété tient à une seule différence, l'air et l'eau par exemple (l'air est humide et chaud, l'eau est humide et froide) ; en sorte qu'il est clair qu'au niveau général tout corps est par nature engendré à partir de tout corps – ce dont déjà au cas par cas il n'est pas difficile de se rendre à peu près compte – : car toutes choses naissent de toutes choses, et le processus ne différera que par sa relative rapidité ou lenteur et sa relative facilité ou sa difficulté. Tous ceux, en effet, qui partagent une marque commune, leur transition est rapide, alors que pour tous ceux qui n'en ont pas, elle est lente, du fait que le changement d'une seule marque est plus facile que celui de plusieurs – par exemple, l'air sera engendré à partir du feu par le changement d'une seule des deux marques (l'un était chaud et sec et l'autre chaud et humide, en sorte que si le sec est dominé par l'humide, il y aura de l'air) ; de la même manière, de l'air l'eau sera engendrée, si le chaud est dominé par le froid (car l'air est chaud et froid, l'eau froide et humide, en sorte que l'eau naîtra du changement du chaud). Il en va de même à la fois quand la terre est engendrée à partir de l'eau et quand le feu est engendré à partir de la terre. Ils ont en effet, pris deux à deux, une marque commune. L'eau est en effet humide et froide et la terre froide et sèche, en sorte que l'humide dominé, il y aura de la terre ; de la même manière, puisque le feu est sec et chaud et la terre froide et sèche, si le froid se corrompt, du feu sera engendré à partir de la terre. Il est donc manifeste que la

génération des corps simples aura lieu en cercle et que ce type de changement sera le plus facile, du fait qu'une marque commune appartient aux corps consécutifs.

Il est toutefois possible qu'à partir du feu, de l'eau soit engendrée, à partir de l'air, de la terre et de nouveau, à partir de l'eau et de la terre, de l'air et du feu, mais cela est plus difficile du fait qu'il y a alors changement de plusieurs marques. Il est en effet nécessaire, pour que le feu soit engendré à partir de l'eau, qu'à la fois le froid et l'humide soient corrompus ; de même, pour que l'air soit engendré à partir de la terre, à la fois le froid et le sec ; il en va de même pour l'eau et la terre à partir du feu et de l'air – les deux marques à la fois doivent changer. Cette dernière génération prendra donc plus de temps ; mais si de l'un ou de l'autre une seule marque se corrompt, le changement sera sans doute plus facile, mais n'ira pas de l'un à l'autre : au contraire, du feu et de l'eau il n'y aura que de la terre et de l'air, de l'air et de la terre que du feu et de l'eau. Quand en effet le froid de l'eau se corrompt et le sec du feu, on aura de l'air (subsistent en effet le chaud de l'un et l'humide de l'autre) mais quand le chaud du feu se corrompt et l'humide de l'eau, on aura de la terre, du fait que subsistent le sec de l'un et le froid de l'autre ; et il en va de même si, à partir de l'air et de la terre, sont engendrés le feu et l'eau : quand en effet le chaud de l'air se corrompt et le sec de la terre, on aura de l'eau (subsistent en effet le froid de l'un et l'humide de l'autre) ; mais quand l'humide de l'air se corrompt et le froid de la terre, on aura du feu, puisque de l'un subsiste le chaud et de l'autre le sec, lesquelles qualités, nous l'avons dit, appartiennent au feu. D'ailleurs, la génération du feu n'est pas moins conforme à la perception : ce qui est feu au plus haut point, c'est la flamme, et la flamme est une fumée qui brûle, or la fumée est faite d'air et de terre.

Mais quand il s'agit de corps consécutifs, ce n'est pas la corruption en chacun d'eux d'un des deux éléments qui peut produire la transition vers quelque corps que ce soit – puisqu'il ne subsiste, dans les deux ensemble, que la même marque ou deux marques contraires, mais que d'aucune de ces deux configurations, il n'est possible que naisse un corps : si, par exemple, du feu se corrompt le sec et de l'air l'humide (car il ne subsiste alors dans les deux que le chaud) ; si au contraire le chaud s'en va des deux, subsistent les contraires, le sec et l'humide. Et il en va de même pour les autres corps, car en tous les corps consécutifs résident une marque identique et une contraire – si bien qu'il est en même temps évident que la transition d'un corps unique en un corps unique se produit par la corruption d'une seule marque, tandis que la transformation de deux corps en un seul se produit par la corruption de plus d'une marque. Que tout est engendré à partir de tout, et de quelle façon s'opère la transformation mutuelle, voilà ce qu'on a établi.

## Chapitre 5

### *Nécessité d'un principe de distinction élémentaire*

Examinons malgré tout encore une fois ces questions de la façon que voici. Si, comme certains en sont d'avis, la matière des corps naturels est l'eau, l'air, etc., alors il est nécessaire que le nombre de ces corps soit ou un, ou deux, ou davantage. Assurément, que tout soit un, c'est impossible (cela voudrait dire que tout est air, eau, feu ou terre), si du moins le changement a lieu vers les contraires. Supposons en effet que tout soit air : si ce dernier subsiste, on aura une altération, alors qu'il s'agit comme nous l'avons dit d'une génération (et concomitamment, les apparences ne sont même pas telles que l'eau existe concomitamment à l'air, ou quoi que ce soit d'autre). Il y aura donc une contrariété, une différence, dont ce corps s'appropriera l'un des deux termes, par exemple le feu la chaleur. Pourtant, assurément, le feu ne sera pas de l'air chaud, à

la fois parce que ce serait là une altération et que ce n'est manifestement pas le cas. Car, pour peu qu'en sens inverse l'air doive être engendré à partir du feu, ce sera par transformation du chaud en son contraire. Ce dernier appartiendra donc à l'air, et l'air sera ainsi quelque chose de froid ; il est par conséquent impossible que le feu soit de l'air chaud – ou alors, la même chose sera en même temps froide et chaude. Ces deux corps seront donc l'un et l'autre quelque chose d'autre, la même chose, c'est-à-dire une sorte de matière commune différente d'eux.

Le même discours s'applique à tous les corps : aucun d'eux n'est un élément unique dont toutes choses dériveraient. Mais il n'y a pas non plus d'autre corps à côté d'eux, comme une sorte de milieu entre l'air et l'eau ou l'air et le feu, plus épais que l'air ou le feu, mais plus fin que les autres. L'air et le feu seraient en effet ce corps avec une contrariété. Mais la privation, c'est l'un des contraires, en sorte qu'il est impossible que ce corps-là soit jamais isolé –, à la différence de ce que certains affirment de leur « indéterminé » ou de leur « contenant ». Il est donc chacun des éléments indifféremment, ou aucun d'entre eux. Si dès lors il n'y a rien, du moins de perceptible, antérieur à ces corps, il est fort possible qu'il soit eux tous. Il est alors nécessaire ou bien qu'ils subsistent toujours sans se transformer, ou qu'ils se transforment les uns dans les autres ; et dans ce cas, soit eux tous, soit les uns mais non les autres, comme Platon l'a écrit dans le *Timée*. Qu'il est nécessaire qu'ils se transforment les uns dans les autres, on l'a établi auparavant ; et on a dit auparavant que le passage de l'un à l'autre ne se fait pas avec la même rapidité, du fait que les corps qui ont une marque en commun sont plus rapidement engendrés les uns à partir des autres, les autres plus lentement. Si donc la contrariété selon laquelle ils se transforment est une et une seule, il y a nécessairement deux corps, la matière étant intermédiaire du fait qu'elle est imperceptible et inséparable. Mais puisqu'on constate l'existence de plusieurs corps, il se pourrait bien qu'on ne puisse avoir moins de deux contrariétés. Or, s'il y en a deux, il est impossible que les corps soient au nombre de trois, il faut qu'ils soient quatre, comme cela est manifeste : tel est en effet le nombre des paires, puisqu'il y en a six mais que deux dans la réalité ne se produiront pas du fait qu'elles seraient composées de deux qualités contraires.

### ***Démonstration qu'aucun élément ne peut être « principe » des autres***

De ces questions, on a traité antérieurement. Qu'il soit maintenant impossible, quand les corps se transforment les uns dans les autres, qu'ils possèdent un « principe », que ce soit à l'extrémité ou au milieu, c'est clair d'après les considérations suivantes : le principe ne sera pas aux extrémités, parce que sinon tout sera feu ou terre, ce qui revient à dire que toutes choses procèdent du feu ou de la terre. Il n'est pas non plus possible que le principe soit intermédiaire (comme certains ont l'opinion que l'air se transforme à la fois en feu et en eau, l'eau à la fois en air et en terre, mais que les derniers, eux, ne se transforment plus les uns dans les autres), c'est que le processus doit s'arrêter et ne saurait courir à l'infini, ni d'un côté ni de l'autre. Car sinon, on devra assigner un nombre infini de contrariétés à un seul élément.

Soit T la terre, E l'eau, A l'air et F le feu. Si A se transforme en F et en E, il y aura une contrariété qui appartiendra à AF. Soient les termes de cette contrariété le couple *blancheur/noirceur*. S'il est vrai que de l'autre côté, A se transforme en E, il y en aura une autre, E et F n'étant pas identiques. Soit cette contrariété le couple *sécheresse/humidité*, S étant la *sécheresse* et H l'*humidité*.

Si donc le *blanc* subsiste, l'eau sera *humide* et *blanche* ; sinon, l'eau sera *noire* – la transformation ayant lieu vers les contraires, il faut donc que l'eau soit *noire* ou *blanche* – soit

donc le premier cas. Semblablement, alors, S (la *sécheresse*) appartiendra aussi à F. Il y aura par conséquent également une transformation de F (le feu) en eau : ils sont en effet contraires, le feu étant tout d'abord *noir*, puis *sec*, et l'eau *humide*, puis *blanche*. Il est donc évident que pour tous, la transformation sera mutuelle et qu'en fonction au moins de ce qu'on a dit, à T (la terre) appartiendront les deux marques restantes (le *noir* et l'*humide*) que l'on n'avait pas encore couplées.

Que maintenant il ne soit pas possible d'aller à l'infini, ce que nous nous proposons de démontrer en entamant cette discussion, découle clairement des considérations suivantes. Si, encore une fois, le feu, soit F, se transforme en autre chose sans revenir au point de départ, soit en X, une certaine contrariété, différente de celles déjà mentionnées, appartiendra au feu et à X. On suppose en effet que X n'est identique à aucun des TEAF. Soit donc K pour F et Y pour X. Mais justement, K appartiendra précisément à chacun des TEAF, puisqu'ils se transforment les uns dans les autres. Faisons cependant comme si cela n'était pas encore démontré ; il est cependant clair que si X, à son tour, se transforme en autre chose, il y aura une autre contrariété appartenant à X (et au feu F). De façon similaire, il y aura sans cesse, avec l'élément ajouté, quelque contrariété appartenant à ceux qui existent déjà, en sorte que si les éléments ajoutés sont infinis, il y aura un nombre infini de contrariétés qui appartiendront à un unique élément. Si c'est le cas, il ne sera pas possible que rien soit défini ou engendré. Il faudra en effet, pour qu'un élément provienne d'un autre, parcourir tellement de contrariétés, et même toujours plus, que la transformation n'atteindra jamais certains éléments (comme lorsque les intermédiaires sont en nombre infini – ce qui est précisément bien le cas, puisque les éléments sont ici en nombre infini). De plus, même l'air ne se transformera pas en feu, si les contrariétés sont en nombre infini. Et tout devient un. Il est en effet nécessaire que toutes les contrariétés des éléments qui sont au-dessus de F appartiennent aux éléments en dessous de F, et que celles qui sont en dessous de F appartiennent aux éléments au-dessus, en sorte que toutes choses seront une.

## Chapitre 6

### *Contre la séparation élémentaire des empédocléens*

Mais on pourrait peut-être s'étonner des gens qui disent, à la façon d'Empédocle, que les éléments des corps sont multiples sans se transformer les uns dans les autres : comment leur est-il alors possible de dire que les éléments sont comparables – Empédocle dit pourtant bien que « ceux-ci, de fait, tous, sont égaux » ? Car si c'est selon la quantité, il est nécessaire qu'il existe une même chose appartenant à tous les éléments comparables, par laquelle ils sont mesurés. Si par exemple d'une cotyle d'eau proviennent dix cotyles d'air, c'est donc que ces deux éléments à la fois étaient une certaine chose identique, puisqu'ils sont mesurés par le même terme. Mais si ce n'est pas selon cette acception de la quantité – une quantité provenant d'une quantité – qu'ils sont comparables, mais pour autant qu'ils ont de puissance (une cotyle d'eau et dix cotyles d'air ayant par exemple la puissance de refroidir une quantité égale), en ce sens, c'est selon la quantité qu'ils sont comparables, mais non pas en tant que quantité, mais en tant qu'ils sont dotés d'une certaine puissance. Les puissances pourraient toutefois également être comparées non point selon la quantité, mais selon l'analogie, si par exemple comme ceci est blanc, cela est chaud ; or le « comme ceci... » signifie le semblable et dans la quantité signifierait l'égal. Il paraît assurément incongru que ces corps, alors qu'ils ne sont pas sujets au changement, soient comparables non pas par analogie, mais selon leur puissance, telle ou telle

quantité déterminée de feu ayant une chaleur égale ou équivalente à telle quantité, qui lui est multiple, d'air. Car la même chose en plus grande quantité aura un tel rapport du fait qu'elle est homogène.

Cela étant dit, l'augmentation elle-même ne saurait avoir lieu, pour Empédocle, autrement que selon l'addition. Car c'est au moyen du feu qu'il augmente le feu : « La terre augmente sa propre race et l'éther l'éther » – mais ces processus sont des additions, or l'augmentation des êtres ne paraît guère se produire de la sorte.

Mais il lui est encore bien plus difficile de rendre compte de la génération naturelle. Car tous les êtres engendrés naturellement viennent à l'être soit *toujours*, soit *le plus souvent*, et les choses qui ne viennent pas à l'être *toujours* ou *le plus souvent* procèdent du hasard et de la chance. Quelle est donc la raison pour laquelle un homme provient d'un homme soit *toujours* soit *le plus souvent*, et du blé le blé mais non pas un olivier ? Ou qu'un os soit engendré si tels composants déterminés se trouvent réunis ? Car à en juger d'après ses propres dires, ce n'est pas quand des choses s'associent selon la chance qu'il y a génération, mais quand elles le font selon une proportion déterminée. Quelle en est donc la raison ? Sûrement pas le feu ou la terre ; mais l'amour non plus, ni la discorde, car celui-là explique seulement l'association, celle-ci la dissociation. La cause, c'est l'essence de chaque être, et non pas seulement « mélange et séparation de ce qui fut mélangé », comme il prétend. C'est Chance, « le nom à iceux conféré », non pas Proportion, puisqu'un mélange peut bien avoir lieu selon la chance. Mais la raison des êtres naturels, c'est le fait qu'ils sont tels ou tels, cette nature de chacun, de laquelle il ne dit rien, au point finalement de ne rien dire « Sur la Nature » ; mais c'est pourtant cela, le principe de perfection et de bien. Mais lui se borne à l'éloge du mélange. D'ailleurs, pour ce qui est du moins des éléments, ce n'est pas la discorde mais l'amour qui dissocie ces êtres pourtant par nature antérieurs au dieu, et qui sont eux-mêmes des dieux.

En outre, sa théorie du mouvement est simpliste. Il ne suffit pas de dire que l'amour et la discorde sont causes de mouvement si l'essence de l'amour n'est pas l'essence de tel type de mouvement et l'essence de la discorde l'essence de tel autre type de mouvement. Il fallait donc soit définir, soit faire des hypothèses, soit démontrer – de façon exacte ou lâche, ou de quelque autre manière que ce soit. De plus, puisqu'il est manifeste que les corps sont mus *par contrainte* et *contre nature* aussi bien que *selon la nature* (par exemple, le feu est mû vers le haut non *par contrainte*, vers le bas *par contrainte*), que *selon la nature* est contraire à *par contrainte* et que le mouvement *par contrainte* a effectivement lieu, le mouvement *selon la nature*, dès lors, a lieu lui aussi. Est-ce l'amour qui meut de ce mouvement ? Ou non, le mouvement naturel mouvant au contraire la terre vers le bas et s'apparentant à une dissociation ? C'est ainsi la discorde qui est davantage cause du mouvement *selon la nature* que l'amour ; en sorte qu'au bout du compte, l'amour pourrait bien être davantage *contre nature*. Bref, si ni l'amour ni la discorde ne sont principes de mouvement pour les corps, ces derniers n'ont en eux-mêmes ni mouvement ni repos ; or cela est incongru.

De plus, il est aussi évident que ces corps se meuvent : la discorde a en effet opéré la dissociation ; cependant, l'éther fut apporté en haut non sous l'effet de la discorde mais tantôt, selon ses dires, et comme par chance, « il se trouvait à tel moment courir ainsi, mais souvent autrement », tantôt, à ce qu'il dit, le feu se transportait par nature vers le haut et l'éther, à ce qu'il dit, « s'enfonçait au sein de la terre avec ses longues racines ».

En même temps, il dit que son univers est le même, régi maintenant par la discorde et auparavant par l'amour. Quel est donc le premier moteur, la cause du mouvement ? Car ce ne sont justement pas l'amour et la discorde. Mais de quel mouvement ces derniers sont-ils la cause, si le premier moteur est principe du mouvement ?

Il est tout aussi incongru que l'âme soit composée des éléments ou qu'elle soit l'un d'eux. Comment en effet les altérations de l'âme auront-elles lieu, la culture par exemple et à nouveau l'inculture, ou la mémoire et l'oubli ? Car il est clair que si l'âme est feu, lui appartiendront seulement les affections qui appartiennent au feu en tant que feu, et si elle est mélangée, que lui appartiendront les affections corporelles. Or, parmi les altérations de l'âme, il n'y a rien de corporel. Mais étudier ces questions est la tâche d'une autre étude.

## Chapitre 7

### *Retour au mélange, à la lumière de la discussion des « éléments »*

Revenons maintenant aux éléments à partir desquels les corps sont composés : qu'il y a quelque chose de commun aux éléments ou que ceux-ci se transforment les uns dans les autres, chacune de ces deux propositions, pour ceux qui les soutiennent, implique la seconde. Tous ceux en revanche qui ne conçoivent pas la génération mutuelle des éléments, ni ne conçoivent la génération à partir de chacun autrement qu'à la façon dont des briques proviennent d'un mur, leur théorie ne peut expliquer sans absurdité la façon dont les chairs, les os et tous les corps de ce type proviendront des éléments. Cette question recèle toutefois une aporie jusque pour les partisans de la génération mutuelle : comment donc peut être engendré, à partir des éléments, quelque chose qui ne soit aucun d'entre eux ? Je veux dire par exemple qu'il est probable que du feu soit engendré de l'eau et de celle-ci du feu : en effet, il y a quelque chose de commun qui est le substrat ; mais assurément, et la chair et la moelle sont engendrées à partir d'eux. Or ces dernières, comment sont-elles engendrées ? Et pour ceux qui parlent comme Empédocle, quel sera le processus ? Une composition, nécessairement, à la façon dont un mur est composé de briques et de pierres. Le mélange, dans ce cas, devra être formé d'éléments conservés, minuscules et placés les uns à côté des autres ; c'est donc de la sorte que s'expliquera la chair et tous les autres corps. Il s'ensuit que le feu et l'eau ne seront pas engendrés de *n'importe quelle partie de chair*, à la façon dont de telle partie de la cire une sphère serait engendrée et de telle autre une pyramide, la possibilité toutefois ayant existé que d'une partie comme de l'autre, l'une comme l'autre soient engendrées. C'est de fait ainsi que le processus a lieu, le feu comme l'eau étant engendrés tous deux de *n'importe quelle partie de chair*. Mais, pour les défenseurs de la théorie mentionnée, c'est impossible et, comme du mur proviennent pierre et brique, le feu et l'eau proviendront chacun d'un lieu et d'une partie différents.

Même ceux qui conçoivent une matière unique pour les éléments sont toutefois confrontés, de manière similaire, à une certaine aporie : comment quelque chose proviendra-t-il des deux, du chaud et du froid par exemple, ou du feu et de la terre ? Si en effet la chair provient des deux sans être aucun des deux, ni non plus leur composition dans leur intégrité, que reste-t-il, si ce n'est de dire que ce qui provient d'eux est leur matière ? Car la corruption de l'un produit soit l'autre soit leur matière. N'est-ce donc pas finalement que, puisque le chaud et le froid sont susceptibles de plus et de moins, quand l'un des deux est absolument en entéléchie, l'autre sera en puissance, tandis que lorsqu'il n'est pas complètement en entéléchie mais qu'au contraire, en tant que chaud, il est froid et en tant que froid, chaud (par le fait que, mélangés, le froid et le chaud corrompent leurs excès réciproques), alors on n'obtiendra ni leur matière ni l'un des deux

contraires, absolument, en entéléchie, mais un intermédiaire, et en tant qu'il est en puissance plus chaud que froid ou le contraire, d'après ce rapport il est en puissance deux fois plus chaud qu'il n'est froid, ou trois fois plus chaud ou plus chaud selon une autre proportion du même type ? C'est justement une fois les contraires mélangés que les choses proviendront de ces derniers, ou plutôt des éléments, et que les éléments proviendront de ces contraires, qui sont d'une certaine façon en puissance (non pas toutefois à la façon de la matière, mais comme on a dit ; et ce qui se produit est ici un mélange, là une matière).

Puisque l'affection des contraires obéit à la définition posée dans nos premières recherches – ce qui est chaud en acte est froid en puissance et ce qui est froid en acte est chaud en puissance, en sorte que si ce qui est chaud et ce qui est froid ne s'équilibrent pas, ils se transforment l'un dans l'autre, et les autres contraires de même – ce sont d'abord les éléments qui se transforment ainsi ; à partir de ceux-ci, chairs, os et corps semblables sont engendrés, ce qui est chaud devenant froid, ce qui est froid chaud, quand on s'approche du milieu, où il n'y a plus ni l'un ni l'autre. Et le milieu, multiple, n'est pas indivisible. De la même façon, ce qui est sec et humide, et les autres choses semblables, produisent, selon leur médiété, chair, os, etc.

## Chapitre 8

### « *Éléments* » et *homéomères*

Or tous les corps mélangés, tous ceux qui entourent le lieu du milieu, sont composés de tous les corps simples. Ainsi, la terre est présente dans tous les corps, du fait que chaque élément est principalement et pour la plus grande partie de lui-même dans le lieu qui lui est propre ; l'eau, du fait qu'il faut que le corps composé soit délimité, que le seul des corps simples à être facilement délimité est l'eau et, de plus, que la terre sans humidité n'a pas le pouvoir de cohésion, l'humidité étant ce qui la maintient (si l'on venait à extirper complètement l'humidité de la terre, celle-ci se désagrégerait). Ce sont donc là les raisons pour lesquelles la terre et l'eau sont présentes dans ces corps ; l'air et le feu, eux, c'est du fait qu'ils sont les contraires de la terre et de l'eau (la terre est le contraire de l'air, l'eau du feu, autant qu'il est possible à une substance d'être le contraire d'une substance). Puis donc que les générations ont lieu à partir des contraires et que, pour chacun des couples de contraires, l'un des deux extrêmes est présent dans les corps, il est nécessaire aussi que l'autre contraire y soit également présent – en sorte que tout composé contiendra tous les corps simples.

La nourriture de chaque être paraît bien l'attester. Tous les êtres se nourrissent de ce dont ils sont composés et tous les êtres se nourrissent de plusieurs choses. Car même ceux qui sembleraient ne se nourrir que d'une seule chose, comme les plantes d'eau, se nourrissent en réalité de plusieurs : la terre est de fait alors mélangée à l'eau, et c'est la raison pour laquelle les agriculteurs s'efforcent d'effectuer un mélange pour irriguer.

Puis donc que la nourriture ressortit de la matière tandis que ce qui est nourri, c'est la figure, ou la forme, engagée dans la matière, il est d'emblée conforme à la raison que, comme disent nos prédécesseurs, seul d'entre les corps simples, le feu se *nourrit* – même si tous les corps simples sont *engendrés* les uns à partir des autres. Le feu est en effet le seul corps à ressortir de la forme, et il l'est au plus haut point, du fait que sa nature est de se transporter vers la limite. Or, la nature de chacun est de se transporter vers la région qui est la sienne ; mais pour toutes choses, la figure et la forme sont dans leurs délimitations.

On a donc dit que tous les corps sont constitués de tous les corps simples.

## Chapitre 9

### *La matière, la forme et l'agent*

Puisque certains êtres sont sujets à la génération et la corruption et que la génération se rencontre dans le lieu qui est autour du centre, nous devons dire, pour toute génération indifféremment, le nombre et le type de ses principes. Car nous étudierons plus facilement les choses particulières quand nous aurons d'abord compris les principes universels. Les principes sont égaux en nombre et identiques en genre à ceux qui régissent les êtres éternels et premiers. L'un est en effet à comprendre comme matière, l'autre comme figure. Mais il est nécessaire qu'il en existe en outre encore un troisième, car ces deux-ci ne suffisent pas à la génération, pas plus qu'ils ne suffisent dans le domaine des réalités premières. Ainsi, c'est en tant que matière que la possibilité d'être et de ne pas être est cause pour les êtres sujets à la génération (en effet, certains êtres nécessairement sont, comme les êtres éternels, certains autres nécessairement ne sont pas – il est alors impossible aux premiers de ne pas être et impossible aux seconds d'être, car ils ne peuvent, en transgressant la nécessité, être autrement) ; mais certaines choses peuvent à la fois être et ne pas être, et c'est précisément là ce que veut dire être sujet à la génération et la corruption : tantôt la chose est, tantôt elle n'est pas. En sorte qu'il est nécessaire que la génération et la corruption se rapportent à ce qui peut être et ne pas être. Voilà pourquoi c'est en tant que matière que cela est cause pour les êtres sujets à la génération ; mais, en tant que *fin*, c'est la figure ou la forme qui est cause, c'est-à-dire la définition de la substance de chaque chose.

### *Insuffisance de la cause formelle du Phédon et d'une causalité exclusivement matérielle*

Mais il faut ajouter encore une troisième cause que tous sans exception voient comme en rêve, mais de laquelle personne ne traite. Car les uns ont pensé que la nature des formes était une cause suffisante pour la génération, comme le Socrate du *Phédon* : c'est de fait lui qui, après avoir réprimandé les autres sous prétexte qu'ils ne disaient rien, suppose que parmi les êtres, certains sont des formes et les autres des participants aux formes ; que chaque chose est dite d'une part *être* d'après la forme, d'autre part *être engendrée* selon qu'elle y prend part et *corrompue* selon qu'elle l'abandonne – en sorte que si cela est vrai, il pense que les formes sont nécessairement cause *et* de génération *et* de corruption. Pour les autres, c'est la matière en tant que telle qui est cause car, disent-ils, c'est d'elle que provient le mouvement. Mais ni les uns ni les autres ne parlent convenablement. Si en effet les formes sont des causes, pour quelle raison n'engendrent-elles pas éternellement et continûment, mais tantôt oui et tantôt non, alors que tant les formes que les choses susceptibles d'en participer sont éternelles ? En outre, nous observons que, dans certains cas, la cause est autre : c'est ainsi le médecin qui procure la santé et le savant la science, tout existantes que puissent être la santé en soi, la science en soi et les choses susceptibles d'en participer ; et il en va de la sorte dès que les choses sont réalisées selon une capacité. Or, si l'on dit que c'est la matière qui engendre, en raison de son mouvement, on parlera davantage en physicien que les tenants de telles théories, puisque ce qui altère et transfigure est davantage cause de genèse et que nous avons l'habitude de dire que l'agent, dans toutes les choses naturelles et artificielles indifféremment, est ce qui peut être moteur. – Quoi qu'il en soit, eux non plus n'ont pas une théorie correcte. Car à la matière il appartient d'être affectée et mue, tandis que mouvoir et agir appartiennent à une autre puissance. Or cela est évident, dans le cas des choses engendrées par l'art et par la nature : ce n'est pas en effet l'eau en elle-même qui tire un animal hors d'elle-même, ni le bois un lit, mais l'art – en sorte qu'eux non plus n'ont pas une théorie correcte, pour cette raison et parce qu'ils délaissent l'autre cause,

plus fondamentale que la leur : ils éliminent en effet la quiddité et la figure. En outre, ils attribuent aux corps des puissances génitrices qui sont par trop celles d'outils, du fait qu'ils suppriment la cause relevant de la forme. De fait, puisqu'il est « dans la nature du chaud », comme ils disent, de dissocier, du froid de rassembler et dans celle de chacun des autres, tantôt d'agir et tantôt d'être affecté, ils disent que c'est à partir et au moyen de ces derniers que tous les êtres sont engendrés et corrompus. Pourtant, le feu lui-même est de toute évidence mû et affecté. En outre, ils ne sont pas très loin d'attribuer à la scie et aux autres instruments la cause des choses engendrées, car il y a nécessairement, quand on scie, division, quand on rabote, polissage, etc. En sorte que le feu a beau agir et mouvoir au plus haut point, ces gens-là ne voient pas comment il meut, à savoir de façon moins efficace que les outils. Nous avons auparavant proposé une théorie universelle des causes et, maintenant, nous avons fait des distinctions au sujet de la matière et de la forme.

## Chapitre 10

### *La cause efficiente*

En outre, puisque l'éternité du mouvement de déplacement a été prouvée, il est nécessaire, les choses étant telles, que la génération également ait lieu continûment. Le déplacement, en effet, fera de la génération un processus perpétuel, par le fait d'approcher et d'éloigner le principe générateur. Il est en même temps clair que notre théorie antérieure aussi était correcte, selon laquelle nous disions que le premier changement était le déplacement et non la génération. Car il est bien davantage conforme à la raison que l'être soit une cause de génération pour le non-être que le non-être d'être pour l'être. Or si l'objet soumis au déplacement est, celui soumis à la génération, lui, n'est pas – c'est pourquoi le déplacement est antérieur à la génération.

### *L'écliptique*

Or, puisqu'il a été supposé et prouvé que génération et corruption affectent continûment les réalités et puisque nous affirmons que le déplacement est cause de génération, il est manifeste que si le déplacement est unique, il est impossible que les deux processus, du fait qu'ils sont contraires, aient lieu (car ce qui est même et identique à soi produit par nature toujours la même chose, en sorte qu'il y aura soit toujours génération, soit corruption) ; et qu'il faut plutôt qu'on ait des mouvements multiples et contraires, soit par le déplacement, soit par l'irrégularité. Les contraires ont en effet des causes contraires. C'est la raison pour laquelle ce n'est pas le premier déplacement qui est cause de la génération et de la corruption, mais celui selon l'écliptique. Car c'est en ce dernier que viennent se loger aussi bien la continuité que le fait de se mouvoir de deux mouvements. Il est en effet nécessaire, si du moins l'on veut que la génération et la corruption aient toujours lieu de manière continue, qu'il y ait quelque chose qui soit toujours mû, afin que ces changements ne s'arrêtent pas et, en outre, que les mouvements soient deux, afin que l'un des deux processus ne soit pas le seul à s'accomplir. L'explication de la continuité réside donc dans le déplacement de l'ensemble, celle du va-et-vient dans l'inclinaison. Il se produit en effet tantôt un éloignement, tantôt un rapprochement et, l'intervalle étant variable, le mouvement sera irrégulier, en sorte que si c'est par le rapprochement et la proximité que le principe engendre, c'est par l'éloignement et la distance que le même principe corrompt ; et si c'est par l'approche répétée qu'il engendre, c'est par l'éloignement répété qu'il corrompt – les contraires ont en effet des causes contraires, et la corruption et la génération naturelle ont lieu pendant une durée égale.

C'est la raison pour laquelle la durée et la vie de chaque être possèdent un nombre qui le définit. Il y a en effet un ordre pour toute chose, et toute durée, toute vie, sont mesurées par un cycle, à ceci près que, différent pour chaque être, le cycle est ici plus court et là plus long : si, pour certains êtres, le cycle, leur mesure, est d'une année, il est dans certains cas plus long, dans d'autres plus bref. Il est jusqu'à certaines données de la perception qui paraissent bien s'accorder à nos thèses. Car nous voyons, lorsque le Soleil approche, la génération se produire et, lorsqu'il s'éloigne, la corruption – en une période égale dans les deux cas. La période de la génération naturelle, de fait, est égale à celle de la corruption naturelle. Mais, s'il arrive souvent qu'il y ait corruption en une période plus courte, c'est du fait de l'interpénétration réciproque : la matière étant en effet irrégulière et non point partout identique à soi, il est nécessaire que les générations elles aussi soient irrégulières, les unes plus rapides et les autres plus lentes ; en sorte qu'il arrive, du fait de la génération de tels corps, que d'autres soient corrompus, mais toujours, comme il a été dit, la génération et la corruption seront continues et jamais, en raison de la cause que nous avons dite, elles ne s'interrompent.

### ***Coïncidence de la causalité efficiente avec la finalité naturelle***

Cela se produit de façon conforme à la raison. Car puisque pour toutes choses, nous disons que c'est toujours le meilleur que « désire » la nature, qu'*être* est meilleur que *ne pas être* (en combien de sens nous disons *être*, on l'a expliqué ailleurs) et qu'il est impossible que l'*être* appartienne à la totalité des choses du fait de leur position éloignée du principe, c'est de la façon qui restait que le dieu a assuré la complétude du Tout, rendant la génération perpétuelle. C'est ainsi que peut se réaliser au plus haut point la concaténation de l'*être*, du fait de l'extrême affinité qu'entretiennent avec l'essence le devenir et la génération perpétuels. La cause en est, on l'a souvent dit, le déplacement circulaire, car c'est le seul déplacement continu. C'est pourquoi toutes les autres choses, qui se transforment les unes vers les autres selon leurs affections et leurs puissances, comme les corps simples, imitent le déplacement circulaire. Quand l'air est engendré à partir de l'eau, le feu de l'air et qu'à partir du feu on a de nouveau l'eau, nous disons que la génération s'est déroulée « en cercle » parce qu'elle est revenue à son point de départ. En sorte que même le déplacement rectiligne, pour autant qu'il imite le déplacement circulaire, est continu. Du même coup s'éclaircit ce qui pour certains constitue une aporie – la raison pour laquelle, alors que chaque corps se transporte vers sa région propre, les corps, au cours d'une durée infinie, ne finissent pas par se retrouver dans un état de séparation complète. La cause de cela, c'est leur transition réciproque. Car si chacun demeurait dans sa région propre sans se transformer sous l'action de son voisin, les corps se seraient déjà complètement séparés ; mais ils se transforment en raison du déplacement, qui est double et, du fait même qu'ils se transforment, aucun d'eux ne peut demeurer en quelque région déterminée que ce soit. Que donc existent la génération et la corruption, et en raison de quelle cause elles ont lieu, et quels êtres y sont sujets, c'est clair d'après ce qui a été dit.

### ***La continuité de la génération s'explique par la continuité du premier mû plus que par celle du mouvement***

Mais d'autre part, – premièrement, comme on l'a déjà dit ailleurs, il est nécessaire qu'il y ait quelque chose s'il doit y avoir du mouvement ; si le mouvement est éternel, quelque chose d'éternel ; si le mouvement est continu, quelque chose d'un, d'identique, d'immobile, d'inengendré et d'inaltérable ; et si les mouvements circulaires sont multiples, il faut certes qu'ils soient multiples, mais que tous ces mouvements se rangent sous un seul

principe ; – secondement, le temps étant continu, il est nécessaire que le mouvement soit continu, si du moins il est impossible que le temps soit séparé du mouvement. C'est donc bien d'un certain mouvement continu que le temps est nombre, du mouvement circulaire donc, comme cela a été distingué dans les développements initiaux ; – mais le mouvement est-il continu par le fait que le *mû* serait continu ou par le fait que ce où le mouvement a lieu serait continu, par exemple le lieu ou l'affection ? il est clair que c'est parce que le *mû* est continu – car comment l'affection serait-elle continue si ce n'est par le fait que l'objet qu'elle affecte est continu ? mais même si c'est par ce où le mouvement a lieu, cela appartient au seul lieu, car il a une certaine grandeur ; – mais au sein du *mû*, seul ce qui est *mû* en cercle est continu, en sorte d'être soi-même continu à soi-même ; – il suit de là que le *corps mû circulairement* est ce qui produit le mouvement continu, et ce mouvement est ce qui produit le temps.

## Chapitre 11

### *Nécessité affaiblie des assertions de physique sublunaire au futur*

Or puisque nous voyons, parmi les choses mues continûment par génération, altération ou, de manière générale, transformation, un ordre de succession (c'est-à-dire que ceci est engendré après cela sans qu'il n'y ait jamais d'interruption), il faut examiner s'il y a quelque chose qui nécessairement *sera* ou s'il n'y a rien de tel, tout pouvant au contraire ne pas avoir lieu. Que certaines choses nécessairement seront, voilà qui est clair : c'est l'explication directe du fait que *sera* est différent de *se préparant à être* ; ce dont en effet il est vrai de dire qu'il *sera*, il faut qu'il soit vrai de dire à un moment donné qu'il *est*, mais ce dont il est maintenant vrai de dire qu'il *se prépare à être*, rien n'empêche qu'il ne soit pas – car quelqu'un qui *se prépare à se promener* pourrait ne pas se promener. Bref, puisqu'il est possible à certains êtres aussi bien de ne pas être, il est clair qu'il en ira de même également pour ceux qui sont engendrés, leur génération ne relevant pas alors de la nécessité. Est-ce cependant là le cas de tous les êtres engendrés ? Certains ne doivent-ils pas plutôt, de façon absolument nécessaire, être engendrés ? Semblablement dès lors au domaine de l'être, où il est impossible que certaines choses ne soient pas tandis que c'est possible à d'autres, en ira-t-il ainsi dans celui de la génération ? Sera-t-il par exemple nécessaire que le solstice soit engendré et exclu que cela soit impossible ?

### *La circularité comme principe de la chaîne des générations*

Si maintenant il est vrai que l'antérieur doive nécessairement être engendré pour que le postérieur soit – si par exemple la maison est, les fondations doivent être et si les fondations sont, le mortier doit être – faudra-t-il inversement que si les fondations ont été engendrées, la maison le soit ? Ou bien n'est-ce plus le cas, à moins qu'il n'y ait là aussi une nécessité absolue de génération ? Dans ce dernier cas, il est nécessaire que si les fondations sont engendrées, la maison soit engendrée. C'est en effet là, par définition, la relation de l'antérieur au postérieur : si celui-ci est, celui-là doit être antérieurement. Dès lors, s'il est nécessaire que soit le postérieur, il est également nécessaire que soit l'antérieur, et si l'antérieur est, le postérieur aussi, dès lors, est nécessairement – nécessité causée non point par l'antérieur, mais parce qu'il a été supposé que le postérieur serait nécessairement. Ainsi, dans les choses où il est nécessaire que le postérieur soit, il y a réciprocity et toujours, si l'antérieur a été engendré, il est nécessaire que le postérieur soit engendré. Si donc on va à l'infini vers le bas, il ne sera pas nécessaire absolument, mais hypothétiquement, que tel ou tel postérieur soit engendré : toujours en effet il sera nécessaire qu'il y ait avant ce terme postérieur quelque autre chose qui rende sa

génération nécessaire ; de sorte que s'il est vrai que l'infini n'a pas de principe, il n'y aura non plus nul premier terme qui rendra la génération de ce terme postérieur nécessaire.

Même dans les séries bornées, il sera toutefois impossible de dire véridiquement qu'une génération soit absolument nécessaire – une maison par exemple quand les fondations ont été engendrées. Car quand a lieu la génération, s'il n'est pas toujours nécessaire que tel objet soit engendré, il se produira qu'il soit toujours bien qu'il détienne la possibilité de ne pas être toujours. Mais la chose doit être *toujours* par génération si sa génération est nécessaire, puisque *nécessaire* et *toujours* vont de pair, ce qui est nécessairement ne pouvant pas ne pas être. Ainsi, si une chose est nécessairement, elle est éternelle, et si elle est éternelle, elle est nécessairement ; si donc la génération est nécessaire, la génération sera éternelle, et si elle est éternelle, elle est nécessaire. Si par conséquent la génération de quelque chose est absolument nécessaire, il est nécessaire qu'on ait une boucle qui revienne au point de départ. Car il est nécessaire ou que la génération ait une borne ou qu'elle n'en ait pas, et si elle n'en a pas, qu'elle soit ou rectiligne ou circulaire. Mais de cette alternative, si la génération doit être éternelle, il faut exclure la possibilité d'une génération rectiligne, du fait qu'il n'y aurait d'aucune manière un principe, ni de choses prises – en bas – du côté des futurs ni – en haut – du côté des passés. Mais il est nécessaire qu'il y ait un principe et, la génération n'étant pas bornée, qu'il soit éternel – c'est la raison pour laquelle il doit être circulaire. Il sera par conséquent nécessaire qu'il y ait réciprocity et, si telle chose se produit nécessairement, donc le terme antérieur aussi, mais si c'est le cas, il est nécessaire également que le terme postérieur se produise. Et ce processus éternel sera bien continu – nulle différence entre dire que cette conversion met en jeu deux termes intermédiaires ou une pluralité. C'est par conséquent dans le mouvement et la génération circulaires que réside la nécessité absolue. Et si c'est *en cercle*, il est *nécessaire* que chaque chose vienne et soit venue à l'être, et si c'est *nécessaire*, c'est *en cercle*. Et tout cela est bel et bien conforme à la raison, puisque sur d'autres bases aussi bien, le mouvement circulaire, c'est-à-dire celui du ciel, nous était clairement apparu comme éternel, du fait que c'est par nécessité que ces choses viennent à l'être et seront, c'est-à-dire tous les mouvements relevant du mouvement circulaire et causés par lui. Si de fait ce qui est mû en cercle meut toujours quelque chose, il est nécessaire que le mouvement de ces choses également soit circulaire – par exemple, le déplacement du haut se produisant en cercle, le Soleil se meut de la façon qu'on voit, et puisqu'il en va ainsi, les saisons sont engendrées en cercle et retournent à leur point de départ, et celles-ci se comportant ainsi, à leur tour les choses qui en dépendent.

### ***La nécessité de la génération se cantonne au niveau de l'espèce***

Mais pourquoi donc, alors que certaines choses nous apparaissent ainsi (la pluie et l'air nous apparaissent engendrées en cercle ; à savoir, si un nuage est, il doit pleuvoir, et s'il pleut, il doit y avoir un nuage), les hommes en revanche et les animaux ne reviennent-ils pas à leur être initial au point de redevenir identiques à eux-mêmes ? Car il n'est pas nécessaire, si ton père a été engendré, que toi tu le sois, mais si toi, lui, et ce type de génération semble avoir lieu en ligne droite. Le principe de cette recherche, c'est de se demander encore une fois si c'est de la même façon que toutes les choses reviennent à leur point de départ ou non, certaines revenant numériquement et d'autres seulement spécifiquement. Ainsi, toutes les choses dont la substance mue est incorruptible, il est clair qu'elles seront identiques même numériquement (car le mouvement suit le mû) ; mais toutes celles, à rebours, dont la substance ne l'est pas mais est corruptible, il est nécessaire qu'elles soient identiques spécifiquement, mais qu'elles ne reviennent pas numériquement à leur point de départ. C'est la raison pour laquelle l'eau qui

provient de l'air et l'air qui provient de l'eau sont spécifiquement identiques, mais non pas numériquement. Et même si ceux-ci l'étaient numériquement, les êtres dont la substance est engendrée ne le seraient pas, puisque cette substance est telle qu'elle pourrait ne pas être.